

Couverture : *L'Étoile du Matin*
Dessin de François Aubin, 1987

Infographie : Shan
Imprimerie Reffet, Boucherville

© 2018 Aubin  Blanchet recherches historiques
L'Assomption, QC
Georges Aubin 1942-
Renée Blanchet 1941-

ISBN: 978-2-924900-02-4

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-47-5

Dépôt légal (numérique) : février 2022
Dépôt légal : troisième trimestre 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

À bord de *L'Étoile du Matin*

François-Norbert Blanchet

À bord de *L'Étoile du Matin*

De Brest à l'Oregon en 1847

Transcription et notes
par
Georges Aubin

Aubin  Blanchet
recherches historiques

*À Messieurs les présidents
des Conseils centraux
de l'œuvre de la propagation de la foi
à Lyon et à Paris*

Messieurs,

Les efforts que fait votre admirable association et les généreux sacrifices qu'elle entreprend pour soutenir les missions catholiques, témoignent trop du zèle qui l'anime pour la gloire de la maison du Seigneur et le salut des âmes, pour que je croie que vous puissiez demeurer indifférents à ce qui regarde la mission lointaine de l'Oregon. Au contraire, les secours que vous lui avez avancés me répondent des vœux que vous formez pour son avenir et du vif intérêt qu'elle vous inspire. De là la tendre sollicitude avec laquelle vous nous accompagnez et les vives inquiétudes que vous ressentez sur notre sort depuis notre départ de Brest. Vous avez craint pour nous, et avec raison, la fureur des vents et la violence des tempêtes, surtout au cap Horn, lequel passé aux environs de juin présente la rigueur de l'hiver réunie à la fureur d'une mer orageuse.

Aussi, je comprends avec quelle anxiété et quel empressement vous attendez de nos nouvelles. Rien de si juste et en même temps de si agréable pour nous que de pouvoir mettre un terme à vos angoisses et de répondre à la louable et tendre sollicitude qui vous presse. Si d'un côté les détails que j'ai à vous offrir ne renferment rien d'intéressant à cause de la monotonie des voyages sur mer, j'espère que, de l'autre, les membres de votre association y trouveront l'occasion d'admirer la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, de louer et de glorifier la miséricorde dont il a usé envers nous, en nous

couvrant du bouclier de sa protection, et en nous faisant heureusement arriver au terme de notre voyage à travers les plus grands dangers. Gloire aussi, honneur et louange au très Saint et Immaculé Cœur de la Reine des Anges, qui s'est toujours montrée notre tendre Mère!

Heureux du moins d'avoir l'occasion de vous offrir le tribut de notre reconnaissance.

*

Avant de commencer, il est à propos que je reprenne les choses de plus loin, afin de faire connaître les causes de mon long séjour en Europe.

Ainsi, parti le 28 novembre 1844 du fort Vancouver pour aller recevoir la consécration épiscopale en Canada, j'arrivais à Londres le 22 mai suivant. Embarqué à Liverpool le 4 juin, j'arrivais à Montréal le 24; et, quittant mon pays natal le 11 août, je retournais à Londres et passais de là à Paris par la voie de Brighton, Dieppe et Rouen.

Pourvoir au plus tôt au personnel et au matériel du vicariat apostolique qui m'était confié et repartir par mer dès l'automne pour y retourner, était sans doute ce qu'il y avait de mieux à faire et ce que j'avais grandement à cœur. Mais je m'aperçus bientôt combien la chose était impossible. Il fallait en effet du temps pour trouver des sujets et de l'argent pour acheter des effets, car l'un et l'autre me manquaient. Je n'aurais pas eu le temps de chercher des missionnaires pour le besoin de la mission, car bien loin d'avoir de quoi acheter le matériel et payer les frais de mon retour, je manquais même de fonds pour honorer la lettre de change qui m'arrivait du fond de l'Oregon. Pour y satisfaire, je dus avoir

recours aux libéralités des Conseils centraux de votre association, qui m'accordaient généreusement un supplément. Mon départ était donc impossible dans l'automne de 1845. J'aurais pu du moins le réaliser dès le printemps 1846, si j'eusse prévu que je dusse alors être plus riche que je ne l'étais actuellement. Dans de telles circonstances, que me restait-il donc à faire sinon de renvoyer à l'automne suivant mon départ pour l'Oregon?

Cette détermination une fois prise, je résolus de voyager pour mieux utiliser mon temps. D'abord, je dirigeais mes pas vers Rome, la capitale du monde chrétien, en passant par Orléans, Nantes, Lyon, Vienne, Avignon, Marseille, Civita Vecchia. Les intérêts du vicariat apostolique de l'Oregon m'ayant retenu quatre mois dans la ville sainte¹, je retournais à Paris en touchant à Livourne, puis à Chalons, après avoir remonté la Saône depuis Lyon. Ensuite, comme dans un premier voyage en Belgique j'étais passé par Amiens, Cambrai et Lille, dans celui-ci je suivis la route de Douai, Valenciennes et Mons par le chemin de fer. Les villes que je visitais en Belgique sont : Bruxelles, Malines, Anvers, Gand, Quiévrain, Braine-le-Comte, Namur, Liège et Verviers. En Prusse : Aix-la-Chapelle, Burtscheid, Cologne, Bonn, Coblenz et Mayence, en remontant le Rhin, et Francfort sur un de ses tributaires. En Bavière, je visitai Aschaffenburg, Würzburg sur le même tributaire, Nuremberg, Augsburg; Munich et Passau sur l'Isar², tributaire du Danube; en Autriche, Linz et Vienne, en remontant ce fleuve depuis Passau. Puis, retour-

¹ Quatre mois pendant lesquels Mgr Blanchet présenta un *Mémoire* qui avait pour but la création d'une province ecclésiastique en Oregon.

² Munich sur l'Isar; Passau au confluent du Danube, de l'Inn et de l'Ilz.

nant sur mes pas, je passais à Augsbourg par Ulm, Stuttgart, Karlsruhe, Caties(?); ces deux dernières villes sur des tributaires du Rhin, et les deux premières sur des tributaires du Danube. Enfin, ayant passé par le duché de Bade et touché à Strasbourg, je pris la route de Nancy pour arriver à Paris le 21 août. J'allais encore au Havre à la fin de décembre pour visiter le navire qui devait nous transporter en Oregon.

*

Cependant la Société de l'Océanie³, pénétrée de l'esprit de son établissement, s'était chargée de pourvoir au moyen de nous faire parvenir à notre destination. À mon retour, elle avait, en effet, un navire à sa disposition. Les conventions faites, le départ fut fixé au commencement d'octobre. Le personnel de la mission se composait alors de sept sœurs de Notre-Dame de Namur⁴, de trois pères et trois frères jé-

³ La Société de l'Océanie, fondée en 1845, fut dissoute en 1849. Elle avait pour mission de conduire des missionnaires catholiques vers le Pacifique et l'Océanie. Son siège était à Paris, rue des Moulins, 21. Voir *L'Arche d'Alliance*, bulletin de la Société de l'Océanie, année 1849, Paris, 1850. Ce livre contient une lettre du jésuite Gregorio Gazzoli, et du R.P. Patrice, Irlandais, du 15 septembre 1847, tous deux à bord de *L'Étoile du Matin*.

⁴ Les sept sœurs de Notre-Dame de Namur, Belgique, qui partirent en 1847 pour l'Oregon sont : Sr Alphonse-Marie [Aloyse Vermylen, de Reeth, près d'Anvers]; Sr Renilde [Mélanie Goemaere, de Warneton]; Sr Odelie ou Adilie [Élisabeth Collard, de Verviers]; Sr Françoise ou *Francisca* [Colette Gernaey, de Denderleeuw]; Sr Aldegonde [Florentine Delpire, de Rognée]; Sr Marie-Bernard [Anne-Marie Weber, d'Echternach, Luxembourg]; et Sr Laurence [Mélanie Lejeune, de Lavaux-Sainte-Anne]. *Revue catholique : recueil religieux, philoso-*

suites⁵ et de huit autres missionnaires⁶, formant le nombre de 22 personnes, y compris l'archevêque, la plupart desquelles se mirent en pension à Paris⁷ et au Havre dès le 15 septembre, en attendant le jour du départ. Pour moi, la maison des Missions étrangères⁸ continua à me donner l'hospitalité avec une charité au-dessus de tout éloge, depuis la fin de mai 1846 jusqu'au 20 janvier suivant.

phique, scientifique, historique et littéraire, Vol. 4, 1847, p. 657.

⁵ Les trois Pères jésuites sont Anthony Goetz (1812-1882), né en Alsace, décédé à Santa Clara (CA); Gregory Gazzoli (1814-1882), du diocèse de Terni, Italie, décédé à De Smet, Idaho; Joseph Menetrey (1812-1891), originaire de Suisse, missionnaire à La Willamette puis au Montana.

⁶ Dont cinq prêtres séculiers : Léon-Achille LeBas (1800-?), de Fribourg; Patrick Joseph McCormick, d'Irlande, sera missionnaire au Chili pendant vingt ans; V.E. Delevaud, Savoyard, du diocèse d'Annecy, docteur en théologie, engagé par l'archevêque Blanchet comme secrétaire; J.B. Pretot; François Veyret (1812-1879), né à Lyon, se fera missionnaire jésuite à San Francisco, décédera à Santa Clara (CA); deux diacres : Barthélemy Delorme (1825-1901), de Thurins (Rhône) – il y a une rue Barthélemy Delorme à Thurins; et Jean-François Jayol (1824-1907) – qui entra chez les Oblats en 1849 – et un ecclésiastique, Toussaint Mesplé (1824-1895). Aussi trois frères jésuites : Natalis Savio, Aloysius Bellomo et Marcarius Marchetti, ces deux derniers quittèrent les Ordres après leur arrivée en Oregon.

Wilfred P. Schoenberg, s.j., *A History of the Catholic Church in the Pacific Northwest, 1743-1983*, The Pastoral Press, Washington, DC, 1987, p. 775.

⁷ Les sœurs de Notre-Dame se mirent en pension à Paris chez les dames de Saint-Maur ou Sœurs de l'Enfant-Jésus, congrégation fondée à Rouen en 1686.

⁸ Aujourd'hui séminaire des Missions étrangères à Paris, rue du Bac.

Mais le temps marqué pour mettre à la voile n'était pas celui que la divine providence avait déterminé dans ses desseins impénétrables. Il se présenta des obstacles invincibles à notre passage à bord du navire retenu par la Société d'Océanie : il fallait songer à en trouver un autre, ce qui devait prendre du temps et occasionner de longs retards, au grand désavantage de la mission, car elle était en souffrance par la disette d'ouvriers; ceux qui la cultivaient succombaient sous le poids de la fatigue. Je désirais courir au plus tôt à leur secours, et nous allions être retardés.

Je désirais doubler le cap Horn dans le mois de décembre, saison d'été pour l'hémisphère austral, et par ces retards nous allions être exposés à le passer dans le mois de mai, saison de l'hiver. En quittant l'Europe au mois d'octobre, nous aurions atteint l'Oregon à la fin de mars ou au commencement d'avril; nous aurions donné tout l'été aux travaux apostoliques. Mais un retard prolongé nous faisait perdre cette belle saison et arriver à la veille des pluies qui forcent à prendre ses quartiers d'hiver. Telles étaient les rigueurs de l'épreuve à laquelle le Seigneur voulait nous soumettre, et les raisons de presser le départ. Néanmoins il fallait se soumettre et espérer même contre toute espérance.

La Société de l'Océanie, voulant toujours avoir la gloire de nous transporter, se chargea encore de chercher un autre navire. Son excellent directeur général s'employa à cette bonne œuvre durant un mois et demi avec un zèle et une constance bien dignes d'éloges, mais malheureusement infructueux pour nous. Dans ces circonstances deux vaisseaux belges offrirent leurs services en Belgique, qui désirait aussi bien avoir la gloire de transporter ses enfants, les sœurs de Namur, à l'Oregon. Mais le tonnage de ces bâtiments

n'offrait pas assez de commodités pour 22 passagers, et la Société de l'Océanie avait l'espoir de nous faire mettre à la voile au commencement de décembre.

Les choses n'avançant point, un troisième bâtiment se présenta en Belgique, il devait partir le 15 novembre pour Valparaiso, mais sa dunette était trop petite pour loger les sœurs, et la place qu'on leur destinait dans l'entrepont n'était pas commode. La Société trouva enfin le moyen de mettre un terme à notre anxiété en achetant un navire le 21 novembre. En réglant le départ entre le 15 et le 20 décembre, on ne s'attendait guère au retard que le navire acheté à Bordeaux éprouva entre ce port et Le Havre, où il n'arriva que le 16 novembre, en conséquence de quoi nos espérances furent remises à la fin du mois.

Les bonnes sœurs de Notre-Dame de Namur, brûlant du désir de voler au secours de leurs consœurs de l'Oregon⁹, virent avec joie arriver enfin le moment du départ. Elles quittèrent Namur pour se rendre à Paris où elles arrivèrent le 22. La communauté des Dames de Saint-Maur avait offert de les loger, elles y furent reçues comme d'autres sœurs chéries. On leur prodigua les marques de la plus tendre charité durant le mois qu'elles passèrent dans cette sainte maison. Aussi, le temps aura bien de la peine à briser les liens qui se sont formés entre la communauté de Paris et celle de Namur.

Bien que le navire, après avoir déchargé, dût aussitôt partir pour Brest où il avait à compléter son chargement, il éprouva de nouveaux contretemps qui le retinrent au Havre

⁹ Un premier contingent de six sœurs de Notre-Dame de Namur était arrivé en Oregon, conduites par le jésuite De Smet, à bord de *L'Infatigable* en 1844.

jusqu'au 9 janvier 1847. Arrivé à Brest le 11, on nous avertit qu'il était temps de nous mettre en route. Nous quittâmes Paris le 20 janvier pour arriver à Brest le 23, en passant par Orléans, Tours, Laval, Vienne, Saint-Brieuc, Morlaix, etc. Les missionnaires du Havre s'y rendirent en même temps.

Grâces aux soins de Mgr l'évêque de Quimper¹⁰, les sœurs de Notre-Dame de Namur trouvèrent chez les sœurs de Saint-Joseph une hospitalité qui ne fait pas moins d'honneur à leur communauté que celle qu'elles avaient rencontrée à Paris.

M. le curé de Saint-Louis¹¹ m'invita et me reçut cordialement avec deux missionnaires. M. le curé de Recouvrance¹² en reçut deux autres. La charité et la politesse ne permirent pas aux bourgeois de Brest de laisser les autres dans les hôtels; on envoyait partout le bonheur d'en posséder quelques-uns. M. De Merciat¹³, ancien officier de marine et président

¹⁰ Joseph-Marie Graveran (1793-1855), prêtre en 1817, professeur au grand séminaire de Quimper, évêque de Quimper de 1840 à 1855 et député (à droite) du Finistère en 1848.

¹¹ Jean-Marie Mercier, né le 27 avril 1802 à Crozon; prêtre en 1827, vicaire à Brest; en 1836, recteur de Poullan; 1838, curé de Lannilis; 1840, curé à Saint-Louis de Brest; 1845, chanoine honoraire; décédé le 11 juillet 1873.

¹² Pierre Inizan, né le 8 septembre 1786 à Plounévez-Lochrist; prêtre en 1811, vicaire à Saint-Louis de Brest; 1819, curé de Recouvrance; 1836, chanoine honoraire; décédé le 3 octobre 1847.

¹³ André-Louis-Phillippe Andrea de Merciat, né à Paris le 26 octobre 1783; décédé à Brest le 15 mars 1855. Officier de marine et commandeur de la Légion d'Honneur. Capitaine de vaisseau. Mousse sur les bâtiments de l'État en 1801, aspirant en 1802, enseigne de vaisseau en 1811, lieutenant de vaisseau en 1816. Chevalier de saint Louis (1821). Renseignements obtenus de la *Société des Membres de la Légion d'Honneur, Finistère Nord*.

du comité de la Société de l'Océanie à Brest, ne se contenta point de signaler son zèle en logeant deux missionnaires pendant un mois, il porta sa charité, de concert avec le Conseil dont il était le président, jusqu'à obtenir du Conseil de ladite Société à Paris la remise de la balance de 14 tonneaux qu'il nous restait encore à payer pour le fret, bien que cette Société eût déjà accordé le transport gratuit de 25 tonneaux.

Notre surprise fut grande à Brest, en apprenant que notre navire n'était pas prêt à mettre à la voile, et quand il le fut, les vents ne permettaient plus de sortir de la rade. Je profitais toutefois de ce nouveau retard pour aller saluer et remercier Mgr l'évêque de Quimper des bontés qu'il avait eues pour nous. Le navire fut béni le jour de la Présentation au Temple¹⁴ et reçut le nom d'*Étoile du Matin*.

Il y avait huit jours qu'il était sorti du port pour aller en rade, lorsque, le temps donnant quelque espérance, nous nous rendîmes à bord à 6 h du soir le 10 février.

Oh! que nous étions heureux d'être enfin à la veille de notre départ, comptant pour rien tout ce que la mer pouvait nous offrir de dangers et de fatigues.

Mais hélas, quel ne fut pas notre chagrin, le lendemain, quand nous nous vîmes au milieu du calme! Notre vue se porta sur la ville éloignée de nous d'une demi-lieue¹⁵ : elle contient 40 000 âmes et est très fortifiée. Le port fixa notre attention; il partage la ville en deux, il est large, profond et d'une demi-lieue de longueur. Tous les soirs, on le ferme avec une grosse chaîne de fer; c'est un des plus sûrs et des plus commodes du monde. Notre vue se porta ensuite sur le goulet qui a une lieue de longueur sur une demie de largeur;

¹⁴ La Présentation au Temple, le 2 février.

¹⁵ La lieue, ancienne mesure de distance, équivaut à 4 km.

au milieu se trouve, caché sous l'eau, un gros rocher, sur lequel est une barre de fer pour en signaler le danger. Cette barre est pliée; ce fut, dit-on, l'effet du choc qu'elle éprouva lorsqu'un bâtiment anglais, entrant la nuit, en temps de guerre sans doute, donna dessus et se brisa. Le goulet est suivi de passes ou écueils qui s'étendent bien loin au dehors et en rendent l'entrée et la sortie très dangereuses. Nos regards s'étendaient à perte de vue sur cette belle rade unie et couverte de vaisseaux. C'est une des plus belles et des plus grandes du monde; on lui donne neuf lieues de tour et trois de diamètre; on n'en sort pas quand on veut, surtout en hiver.

L'Étoile du Matin méritait de figurer parmi les autres navires de la rade. C'est un beau trois-mâts à forme élégante et élancée, de 400 tonneaux, de 100 pieds de long sur 21 de large et 13 de profondeur. Bien que neuf et solide, on lui avait fait subir au Havre des réparations pour 5 000 francs; aussi, malgré les nombreux et terribles assauts qu'il éprouva, ne fit-il jamais plus d'eau dans un temps que dans un autre. Ayant été fait pour transporter un grand nombre de passagers, sa dunette était belle, longue de 32 pieds : elle avait quatre cabines à deux lits et une à un seul lit, de chaque côté. La chambre des sœurs venait ensuite, sans comprendre la largeur du navire. Une communication avec l'escalier leur permettait de se rendre à notre salon ou chapelle, pour y entendre la sainte messe et les autres offices, les dimanches et les fêtes. Elles prenaient leurs repas et leurs récréations chez elles et étaient entièrement isolées.

L'Étoile du Matin était frétée pour Tahiti. La cale était pleine et encombrée au point qu'on ne put jamais, durant le voyage, se procurer plusieurs malles nécessaires aux sœurs

et aux missionnaires. On avait même été obligé d'en placer tout à l'entour du grand salon, ce qui rendait si étroit le passage entre les bancs de la grande table et ses malles, que dans la rencontre de deux personnes, l'une devait monter sur les malles pour faire place à l'autre. Le capitaine¹⁶ avait reçu le 1^{er} officier, son frère¹⁷, dans sa chambre; je m'étais gêné en recevant un missionnaire dans la mienne, pour procurer une cabine simple au deuxième officier. C'est en visitant le navire au Havre que je m'étais convaincu de l'impossibilité de loger plus de 22 personnes.

Dans le courant de la journée, un modeste autel fut préparé au fond du salon. Un crucifix, orné de quelques roses artificielles, et un petit tableau en formaient tout l'ornement; mais il était riche en reliques, car on déposa au-dessous les

¹⁶ Le capitaine de *L'Étoile du Matin* est François Menes (1805-1867), baptisé François-Marie-Jean-Louis Le Menez à Étables-sur-mer (Côtes-d'Armor, Bretagne), le 20 Vendémiaire An XIV (12 octobre 1805), fils de François Menes, capitaine au long cours, et de Thérèse-Jeanne Allain-Premois.

François Menes fit un second voyage en Oregon avec une cargaison de marchandises françaises; son navire fut fortement endommagé en traversant la barre. « „l'Oregon, où le capitaine Menès retourne avec deux bâtiments, pour exploiter les richesses que présente ce pays et appuyer la mission dirigée à Oregon City par Mgr Blanchet, le premier archevêque de ce diocèse, qu'il a conquis à la foi. » *Annales de la Propagation de la foi*, tome XXI, Lyon, 1849, p. 8.

Le capitaine devint marchand : il ouvrit un magasin à Oregon City, « The French Store », et vécut retiré ensuite à Saint-Louis [French Prairie] où il est décédé le 25 décembre 1867.

¹⁷ Ce frère est Louis-J. Menes (ca1810-1852), né en France. Le missionnaire Barthélemy Delorme enregistre son décès à Saint-Louis [French Prairie] le 6 février 1852, sous le prénom de Louis-J.; il était âgé de « 42 ans ».

corps des saints martyrs Sévère¹⁸, Jovinien¹⁹, Lucien, Flavie²⁰ et Victoire. Nous les invoquions tous les jours, les priant d'être nos protecteurs et nos guides au milieu des orages et des tempêtes. En célébrant la messe en rade pour la première fois, nous nous félicitâmes de pouvoir nous procurer cette consolation tout le long du voyage pour en adoucir la rigueur.

Le 13, la brise devenant favorable, le pilote fut appelé, mais il était à peine arrivé à bord qu'elle cessa. Nous aurions pu être traînés en dehors des passes par la remorque du bateau à vapeur; j'en écrivis à M. le préfet maritime²¹, le priant de nous accorder cette faveur, pour mettre fin à une situation qui devenait de jour en jour plus pénible. N'ayant pas de bateau à sa disposition, il ne put m'offrir que ses regrets de ne pouvoir nous rendre ce service.

Il s'était élevé dans la nuit du 14 une violente tempête qui obligea à jeter une seconde ancre pour arrêter le navire de chasser sur l'autre. Elle dura jusqu'au 19 avec une fureur extraordinaire; tellement qu'un jour deux chaloupes s'étant dirigées vers notre bord, elles furent forcées de rebrousser pour éviter le naufrage, et que deux bâtiments sortis de la rade, l'un depuis huit jours et l'autre depuis quinze, furent, après bien des efforts pour s'élever en mer et avoir bien souffert, forcés de revenir sur leurs pas, le dernier avec la perte de sa cargaison de maïs. C'était une excellente leçon; nous remerciâmes le Seigneur de nous avoir préservés. Nous

¹⁸ Saint Sévère, martyr à Rome sous Dioclétien.

¹⁹ Saint Jovinien, martyr à Auxerre au III^e siècle.

²⁰ Sainte Flavie, martyrisée en Sicile, avec son frère saint Placide, en l'an 546.

²¹ Louis-François-Jean Leblanc (1786-1857), vice-amiral, préfet maritime de Brest de 1846 à 1852.

continuions avec ardeur la neuvaine commencée à bord en l'honneur de la Sainte Vierge, afin d'obtenir par son intercession un vent favorable, lorsque les missionnaires et les sœurs, se rendant aux pressantes sollicitations de leurs amis, retournèrent en ville pour s'y reposer et jouir encore une fois de la douce et agréable hospitalité qu'on leur offrait de nouveau si généreusement. Cependant le temps des miséricordes du Seigneur sur nous approchait. Le ciel était sur le point de mettre un terme à notre martyre; le jour de notre départ, jour si longtemps attendu, si ardemment désiré, allait arriver à la fin de notre neuvaine à Marie.

*

Ce fut le lundi 22 février [1847], après cinq mois de retard, y compris celui de Brest, que nous remontâmes une seconde fois, à 9 h du matin, à bord de *L'Étoile du Matin*, pour nous mettre en mer. Le navire était à la voile, une brise légère les enflait agréablement et nous faisait voguer doucement sur l'onde paisible. Le ciel était beau et serein, la rade unie et le balancement léger. Pénétrés de reconnaissance envers notre très sainte Mère, nous nous jetâmes à genoux pour la remercier et lui recommander notre long passage. Oh! que nous chantâmes avec joie et émotion de cœur l'*Ave Maris Stella* et les litanies qui lui sont consacrées. La brise augmentant, nous laissâmes bientôt en arrière le goulet et les belles batteries. Les côtes de France s'éloignaient insensiblement et commençaient à se perdre dans l'horizon. En faisant mes adieux à cette belle et généreuse terre, en la regardant pour la dernière fois, ah! quelles émotions, quels sentiments profonds

n'excita-t-elle pas dans mon cœur! Comment pourrais-je les cacher?

Ô France, sol généreux et hospitalier, sol riche et fécond en bonnes œuvres, en œuvres religieuses, grandes et sublimes, dans le zèle dont tu brûles pour la gloire de la maison du Seigneur, tu ne te contentes pas de faire aux nations lointaines une part large et abondante des biens temporels dont la divine providence t'a enrichie, ton cœur, grand et généreux, pénétré du feu ardent de la plus pure et de la plus vive charité, te porte à leur faire part de ton abondance et de tes biens temporels et spirituels. Emportés par leur zèle, tes hommes apostoliques s'élancent au-delà des mers, s'enfoncent dans les pays les plus barbares, pénètrent au milieu des déserts les plus affreux. Pourquoi? Pour enfanter de nouveaux enfants à l'Église, pour procurer aux nations infidèles les précieux avantages de la religion et de la civilisation. Ô France, jouis du bonheur et du plaisir qu'il y a de faire des heureux en ce monde et dans l'autre! reçois nos remerciements et les hommages de notre gratitude pour la part des bienfaits que tu fais à l'Oregon. Sois bénie de Dieu et des hommes, espère pour le salut de tes enfants égarés; non, nos prières et celles des nations que tu auras enfantées à Jésus-Christ ne te manqueront pas; il n'y restera pas sourd.

Et toi aussi, heureuse Belgique, terre chérie de Dieu et des hommes, terre enrichie des dons de la nature et de la grâce, tu auras aussi un souvenir, car ta religion, ta charité et ton zèle pour la propagation de la foi ont produit dans mon cœur une impression profonde d'admiration. Saintement jalouse de coopérer, ainsi que ta sœur aînée, au grand ouvrage de la régénération des cœurs et du salut des âmes, tu envoies aussi tes hommes apostoliques aux extrémités de la terre pour

porter le flambeau de la foi à des peuples infidèles et barbares. Qui plus est, tu trouves même dans ton sein de saintes et généreuses filles, faibles de complexion, il est vrai, mais fortes de cœur et de courage; qui, enflammées aussi du désir de procurer la gloire de Dieu et de répandre le feu sacré de la charité qui les consume, méprisant les douceurs de la vie, et brisant les liens les plus forts de la nature, traversent les mers, bravent la fureur des vents et la rage des tempêtes pour aller s'ensevelir dans la solitude d'un pays sauvage, vivre de privations et de sacrifices. Eh! pourquoi donc? Pour travailler, aussi elles, au salut des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu, pour faire connaître et bénir les doux noms de Jésus et de Marie à de pauvres petites filles sauvages, et semer dans leurs jeunes et tendres cœurs le germe des vertus chrétiennes, morales et sociales, les embraser du feu de l'amour divin et du désir des biens éternels! Ô terre bénie, terre riche des biens du Seigneur, reçois aussi l'expression de nos vœux et le tribut de notre vive reconnaissance. Oui, le Dieu des miséricordes continuera à te bénir, il te récompensera abondamment de ta foi, de ton dévouement et de tes sacrifices.

*

Nous voguions toujours, mais paisiblement. À la fin le pilote nous quitta, à une heure après-midi, à dix heures de Brest. Le calme dont nous étions menacés s'établit à 3 h. Bien que nous bénissions le Seigneur de nous avoir donné le vent nécessaire pour nous faire sortir de la rade et nous mener jusques là – la suite nous fit connaître combien de temps nous pouvions encore être retenus dans la rade – l'angoisse

dans laquelle nous fûmes plongés durant trois heures fut des plus cruelles. Le temps était sombre et incertain, les ombres de la nuit commençaient à se répandre, et nous nous voyions environnés d'écueils et de pointes de rochers. Le reflux de la mer nous portait même dessus. Hélas! que serions-nous devenus dans un coup de vent! Mais enfin, après avoir mis notre foi à l'épreuve, notre Seigneur nous tira de ce pas dangereux, il s'éleva une bonne brise du sud qui nous fit voguer toute la nuit vers l'ouest.

Le 23, le ciel était couvert de nuages, la brise s'améliora et nous permit de tourner au nord-ouest. La mer était grosse et le balancement considérable. Aussi le mal de mer fut-il presque général, malgré l'expérience qu'on avait faite sur la rade de Brest. Durant huit jours, notre salon et la cabine des sœurs ne ressemblèrent pas trop mal à un hôpital. À midi, en atteignant à 30 lieues de Brest la latitude de 48°, nous nous trouvâmes en travers de l'île de Terre-Neuve, sise à l'entrée du golfe de Saint-Laurent et du détroit de Juan de Fuca sur la mer pacifique. Notre brave capitaine avait pour habitude de faire la prière du matin et du soir au milieu de ses matelots, durant les vingt années qu'il avait passé sur mer. Il commença dès ce jour ce pieux exercice, qu'il continua depuis, beau temps, mauvais temps. Outre les prières ordinaires, il y récitait l'Angélus et chantait le *Veni Creator* le matin et l'*Ave Maris Stella* le soir, ce qui nous édifiait beaucoup.

Le 24, la brise augmenta, jusqu'à nous faire filer 8 à 9 nœuds²². La mer, en grossissant, augmenta les symptômes du mal de mer. La faiblesse empêcha les plus malades de sortir du lit; un des missionnaires sur lequel le mal de mer n'eut aucune influence, s'était chargé avec beaucoup de cha-

²² Vitesse de 8 à 9 nœuds : 15-16 km/heure.

rité d'en prendre soin. Le vent s'apaisa le soir, tandis que la mer agitée soulevait, ballottait en tout sens notre pauvre navire devenu le jouet des flots. Ce fut donc une nuit de fatigue et d'insomnie; c'était à peine si l'on pouvait se garantir de tomber en bas de son lit. Néanmoins nous eûmes le bonheur de sortir en trois jours du golfe de Gascogne et d'atteindre le méridien de la pointe nord-ouest du Portugal, qui se trouvait à notre gauche, à la distance de 75 lieues. Quoique nous priassions tous les soirs nos saints martyrs, nous voulûmes le faire d'une manière plus particulière; c'est pourquoi nous commençâmes en ce jour une neuvaine en leur honneur, afin d'obtenir qu'ils employassent pour nous leur puissant crédit auprès de Dieu.

Le 25 [février], le ciel resta couvert et le temps calme; la mer s'aplanissait, nous remontâmes sur le tillac pour y respirer et nous reposer un peu des fatigues de la nuit. Toutefois les malades ne purent y tenir, la faiblesse les obligea de reprendre le lit. En passant aujourd'hui la latitude (45) qui est celle de Bordeaux et de Gênes, de Montréal, capitale du Canada, et celle d'Oregon City, capitale de notre nouvelle patrie par adoption, oh! que de pensées, que de souvenirs bien propres à émouvoir sont venus en foule se présenter à mon esprit!

Le 26, il s'était élevé durant la nuit un gros vent contraire, il était accompagné de grains de pluie, il continua de souffler avec violence tout le jour, ce qui nous fit faire 35 lieues de fausse route à l'ouest. Cette brise devenant plus favorable vers le soir, nous prîmes la direction du sud-ouest, laquelle nous poursuivîmes avec un peu de direction durant 25 jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous eussions atteint le parallèle du cap Horn. Nous passâmes à 65 lieues du cap Finistère en

Portugal, lequel se trouve à la latitude d'Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse. Malgré le temps qu'il faisait et l'agitation de la mer, nous montâmes sur le pont pour nous délasser et nous remettre un peu des fatigues que procurent les premiers jours et les premières nuits d'une navigation sur mer dure et saccadée. Les malades ne purent jouir longtemps de ce délassement. Nous fûmes un peu étonnés de rencontrer sur l'eau une colonne de coquillages; elle pouvait avoir dix pieds de long sur huit pouces de diamètre, ce n'était sans doute autre chose qu'une pièce de bois depuis longtemps en dérive, et autour de laquelle s'étaient attachés des insectes pour y former leurs coquilles. La violence des vents, l'agitation des flots nous avaient fait passer une nuit bien mauvaise; le 27, les vagues continuèrent de s'élever et couvrirent plusieurs fois le pont de copieuses et abondantes rosées. L'eau pénétra même dans la chambre des sœurs. Faite en hiver et durant la mauvaise saison, cette chambre n'était pas étanche. Malgré les peines que l'on se donnait pour l'étancher, on ne put y réussir : pour l'arranger, il fallait attendre jusqu'au retour du beau temps. L'eau pénétrant sans cesse, les sœurs durent se retirer dans notre salon une partie de la journée. Bien que l'insomnie de la nuit dernière se fût prolongée jusqu'à 4 h du matin, et qu'il eût été nécessaire de prendre l'air du pont, nous fûmes forcés de passer la journée en bas.

Ce jour-là et la veille, nous aperçûmes plusieurs navires, en laissant derrière nous ceux qui faisaient la même route. Nous reconnûmes la supériorité de *L'Étoile du Matin* à se bien comporter à la grosse mer avec beaucoup de voiles. Notre capitaine, en homme habile, avait voulu lui faire faire ses épreuves et connaître sa capacité. Il eut tout lieu de se

féliciter de l'acquisition qu'il avait fait faire à la Société de l'Océanie.

Notre trois-mâts montait et descendait les vagues, filait à travers les flots avec beaucoup de facilité : rarement il embarquait des lames; les plus courroucées et les plus menaçantes semblaient même perdre de leur fureur en l'approchant, et le respecter, abaissant leurs cimes orgueilleuses pour le laisser passer tranquillement. Notre capitaine et ses officiers en étaient dans l'admiration, et disaient qu'ils n'avaient jamais vu un navire se soutenir mieux à la grosse mer. Cela nous rassura beaucoup pour l'avenir. Bouleversée par un vent impétueux, la mer était des plus agitées; nous eûmes en conséquence une belle insomnie la nuit suivante. Les flots eurent beau s'agiter et combattre comme pour nous engloutir, ce fut en vain, *L'Étoile du Matin* soutint la réputation qu'elle s'était acquise; elle se défendit si bien qu'elle n'embarqua que quelques vagues.

Le 28, jour du dimanche, nous eûmes les deux premières messes sur l'océan, mais dans la chapelle. Les vêpres et les autres exercices eurent lieu sur le pont de la dunette. Le vent, ayant cessé sur les 4 h du matin, avait permis à la mer de s'apaiser. Le calme était dans la réalité un contretemps; mais nous en avions grandement besoin pour nous remettre des longues fatigues que nous avions éprouvées les six premiers jours de notre pénible navigation : nous en remercîâmes le Seigneur.

Tous les missionnaires, étant à peu près rétablis, ont mis de l'ordre dans l'emploi du temps, ce qui ne contribua pas peu à faire trouver les journées trop courtes. Ainsi, le matin, lever entre 4 et 5 h, oraison, trois ou quatre messes, une demi-heure de récréation, étude ou conférence de 8 à 10 h.

Déjeuner, récréation, examen; à 11¾, lecture de la vie d'un saint, lecture du Nouveau Testament. Vêpres à 1 h, matines et laudes à 2 h; récréation. Étude ou conférence de 3 à 5. Dîner, récréation. À 7 h, le chapelet, prière, points d'oraison, un quart d'heure d'examen de conscience. Étude, coucher à 9 h. Le dimanche, messe de l'équipage à 8 h, vêpres à 1½ h.

Tout en longeant les côtes du Portugal, nous attrapâmes en ce jour le 42 de latitude, qui est celui de Rome, New York, et de la frontière sud de l'Oregon.

Le 1^{er} mars, parut un vent de l'est qui s'était élevé pendant la nuit et qui continua de souffler avec force toute la journée. La mer, qui était trop grosse pour nous permettre la promenade sur le pont, fit paraître de nouveaux symptômes de maladie. Ce n'était que le prélude de ce que le vent impétueux du soir nous préparait pour la nuit suivante. Le navire eut un tel combat à soutenir contre le balancement et l'agitation des flots qu'il embarqua plusieurs coups de mer. Dans ces circonstances, le capitaine, ne se fiant qu'à lui-même, passa toute la nuit sur le tillac. Nous atteignîmes la latitude de Washington, capitale des États-Unis; elle se trouve en parallèle des Açores et de Lisbonne, capitale du Portugal, à 100 lieues duquel nous passions. Les îles Açores furent découvertes en 1449 par les Portugais; ils leur donnèrent le nom d'Açores à cause du grand nombre d'éperviers qu'ils y trouvèrent, car açore signifie épervier en portugais. Elles sont au nombre de neuf, d'origine volcanique et sujettes aux tremblements de terre. Le climat est doux et salubre, le sol est d'une grande fertilité. Férure²³ est la plus importante. Les villes renferment beaucoup d'églises et de couvents. Nous les laissâmes à notre droite.

²³ L'île la plus importante des Açores est São Miguel.

Le 2 [mars 1847], une forte pluie eut l'effet de faire tomber le vent. Le calme que l'agitation de la mer rendait si désagréable dura jusqu'à 5 h de relevée, qu'une brise du nord nous remit en bonne route. L'eau ayant encore pénétré dans la chambre des sœurs, la nuit dernière, il devint nécessaire de les retirer de ce lieu humide. Trois cabines, y compris la mienne, leur furent cédées dans le grand salon. Les missionnaires qui allèrent les remplacer se prêtèrent avec bien du plaisir à ce changement temporaire, qui ne nuisit en rien à l'isolement accoutumé des sœurs, qui continuèrent à prendre leurs repas dans le lieu ordinaire. L'état des sœurs Francisca et Alphonse donna de l'inquiétude pendant quelque temps; elles avaient été affaiblies par le mal de mer; la première ressentait de plus un grand brûlement de poitrine.

Les 3 et 4 furent des jours de calme plat; on en comptait déjà cinq depuis notre départ de Brest. Il nous prit vers le 37° parallèle, en travers du cap Saint-Vincent, au sud du Portugal. Le spectacle d'un ciel pur et serein, d'une mer unie et tranquille comme une glace, d'un horizon de dix lieues à la ronde, formant un beau et vaste bassin où nous nous trouvions avec sept ou huit bâtiments aussi immobiles qu'à l'ancre, n'était pas sans intérêt. Quoi de plus beau en effet que ce grand et magnifique bassin que la vaste étendue des mers nous présentait, ce jour et les suivants, avec plus ou moins d'étendue, à mesure que nous changions de position sur la rotondité du globe! Notre vue était bornée tout à l'entour de nous par l'horizon ou plutôt par l'abaissement de la voûte élevée des cieux qui environne et enveloppe toute la terre, parce que la terre est placée au milieu de l'espace. Cette voûte qui, le jour, se présentait simplement nue, quel spectacle enchanteur ne nous offrait-elle pas pendant la

nuit! C'était celui d'une voûte immense, magnifiquement parsemée et ornée de feux étincelants, d'astres brillants, qui se déroulaient à notre vue, à mesure que le globe tournait de l'occident à l'orient, ou que nous nous avançons d'un pôle à l'autre, [qui] présentait à nos regards étonnés le coup d'œil le plus enchanteur du monde. Oh! que ce grand et magnifique spectacle publie puissamment la gloire et la puissance de Dieu! Que de fois nous nous plûmes à le considérer et à l'admirer! Voilà comment le calme, tout ennuyeux qu'il était, charmait nos instants; il fut en outre très avantageux aux malades. Enfin la sœur Alphonse fut capable de passer quelques heures sur le pont; mais la sœur Francisca gardait toujours le lit.

Le 5 [mars], le gros vent contraire accompagné d'une pluie battante fit garder le salon et renouveler les symptômes du mal de mer. Nous passâmes le détroit de Gibraltar en gagnant à l'ouest, et nous commençâmes à longer la côte de l'empire du Maroc qui ne renferme que de pauvres infidèles musulmans ou mahométans. Nous voulûmes aussi faire une neuvaine en l'honneur de saint François-Xavier, afin de mettre ce grand saint dans nos intérêts.

Le 6 et le 7, la navigation douce que nous procura la bonne brise du nord, qui nous faisait filer 8 à 9 nœuds, servit grandement à rétablir les malades. Ce fut à 3 h de l'après-midi, le 7, que nous passâmes à l'ouest, et à 30 lieues du groupe de Madère, qui ne se compose que de deux îles que les Portugais découvrirent en 1440. Madère était alors couverte de bois de cèdre : de là le nom de *madeira*, qui veut dire bois.

Les trois jours suivants, 8, 9 et 10, nous fûmes pris par un petit vent contraire, qui nous fit traverser si tranquillement la

petite zone qui sépare les alizés des variables, qu'à peine sentit-on les mouvements du navire.

Nous atteignîmes le parallèle 30°, qui est à peu près celui des îles Bermudes, éloignées d'environ 300 lieues de la côte Caroline du Sud. Le mieux qu'éprouva la sœur Francisca lui permit de monter sur le pont.

Le 11, nous attrapâmes les vents alizés par le 28° parallèle. Rien n'est plus agréable que la navigation douce de 5 à 6 nœuds²⁴ qu'ils procurent. Nous avons commencé la veille et nous continuâmes à passer en ce jour les îles Canaries, que nous laissions à 40 lieues à notre gauche. La plus éloignée est à 100 lieues de la côte Sahara ou grand désert de la Barbarie. Les Canaries forment sept îles principales. C'étaient les îles Fortunées des Anciens. Le méridien de la plus occidentale, l'île de Fer²⁵, fut longtemps adopté comme le premier méridien. Les Canaries sont de nature volcanique et exposées à de fréquents tremblements de terre. Le sol est assez fertile. Parmi les oiseaux qu'on y trouve, on y remarque le serin si remarquable par son chant et la beauté de son plumage. Ces îles étaient habitées quand elles furent découvertes. Les Espagnols les soumirent en 1478. Ténériffe, la principale, est célèbre par le pic qui porte son nom, lequel s'élève à 3 705 m ou 11 115 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est un volcan dont le cratère a 1325 pieds de diamètre.

Nous vîmes à l'horizon un des 14 bâtiments qui composent l'escadre française de la côte d'Afrique, occupés de concert avec les escadres anglaise et américaine à arrêter la

²⁴ Vitesse de 5 à 6 nœuds : 9-11 km/heure.

²⁵ L'île de Fer ou du Méridien [El Hierro, ou Isla del Meridiano] fait partie des îles Canaries espagnoles.

traite des esclaves nègres. Nous nous attendions qu'ils viendraient nous visiter, mais il n'en fut rien.

Le 13, nous laissâmes la zone tempérée pour entrer dans la zone torride ou l'océan équinoxial, ce qui arriva en coupant le tropique du Cancer à 1 h de relevée. Nous étions le matin en travers des îles Lucayes²⁶ et de la presqu'île de la Floride. Quelques jours auparavant notre attention avait été attirée par une bande de marsouins ou cochons de mer. Venant de l'est dans la direction du navire, ils s'étaient approchés de nous, quand la vue du bâtiment jeta tout à coup l'épouvante dans leurs rangs. Aujourd'hui, c'est une baleine qui nous amuse par ses beaux jets d'eau, qu'elle lance à une grande distance, en faisant entendre un bruit sourd.

Le 14, nous nous trouvions en travers des grandes Antilles. Le cap Blanc²⁷, sur la côte d'Afrique, fut passé la nuit suivante. Quoiqu'il y eût trois semaines que nous eussions quitté Brest, nous comptons à peine dix jours de vent favorable. À mesure que nous avançons vers le sud, les étoiles de notre hémisphère s'abaissaient rapidement vers leur couchant, tandis que, rendus au 20° ou 15° nord, nous allions voir se lever dans le beau ciel du pôle antarctique de nouvelles étoiles que l'on n'aperçoit pas du nord, et qui ne publient pas moins que les premières la gloire de Dieu. L'attention de plusieurs fut encore éveillée, ce jour-là, par une bande de marsouins qui, sans s'épouvanter, prenaient plaisir à tirer à la course avec le navire. Le 15, on vit à une certaine distance une bande d'oiseaux de mer.

²⁶ Îles Lucayes, appelées maintenant Bahamas.

²⁷ Le cap Blanc : pointe sud d'une péninsule située entre la Mauritanie et le Sahara occidental.

Le 16, nous passâmes l'île Saint-Louis, possession française assez importante, qui se trouve à l'embouchure du Sénégal et, plus loin, le Cap-Vert, ainsi nommé à cause de la brillante végétation dont il est revêtu, et les îles auxquelles il donne son nom. Le Cap-Vert est le point le plus occidental de toute l'Afrique. Les îles en sont éloignées de 80 lieues. En passant au milieu de cet espace, nous ne vîmes ni le cap ni les îles. Au-delà du Cap-Vert est la florissante colonie française de Gorée dans l'île de ce nom, au nord de l'embouchure de la Gambie. Du côté de l'Amérique, c'étaient les petites Antilles, au nombre desquelles est la Martinique, en travers desquelles nous étions. Les îles du Cap-Vert appartiennent aux Portugais; stériles, malsaines, elles souffrent quelquefois d'une sécheresse qui dure deux à trois mois et qui cause la famine et la maladie, ce qui est arrivé en 1833, où quelques-unes de ces îles ont perdu le tiers et même la moitié de leurs habitants. Elles sont au nombre de 18 à 20.

Le 18 [mars], nous atteignîmes le 12° parallèle en filant 8 nœuds. Le ciel était beau et serein, mais la chaleur commençait à nous incommoder pendant la nuit; une tenture nous mettait à l'ombre pendant le jour. La fête de l'Annonciation [25 mars] approchait : nous nous y préparâmes par une neuvaine. Quatre poissons volants avaient sauté à bord, ils furent présentés à table et trouvés excellents.

Le 19, nous célébrâmes la fête de saint Joseph par le chant de la messe et des vêpres. La brise fut faible ce jour-là et le 20, parce que nous approchions le pot-au-noir : c'est ainsi que les marins appellent la petite zone de 8 à 10 de calme et d'orages qui se rencontrent au nord de la ligne entre les vents alizés du nord-est et du sud-est. Cette zone se rap-

proche plus ou moins de la ligne²⁸, selon la différence des mois. Quoiqu'on pense y être retenu un mois, cependant on la traverse ordinairement en dix jours. La brise qui nous la fit traverser nous laissait dans le calme le soir, et recommençait à souffler bien légèrement le matin. Cette traversée du pot-au-noir fut bien ennuyeuse.

Ce fut aujourd'hui 16, que les sœurs retournèrent prendre possession de leur chambre, après avoir été absentes l'espace de 14 jours. Le beau temps avait permis de la bien restaurer depuis le haut jusqu'en bas. La toile dont elle était couverte avait reçu une quatrième couche de peinture. Étant mieux aérée que la nôtre, le frais devait la rendre plus agréable que la nôtre dans la zone torride. Comme elle était très close, le froid ne s'y fit pas sentir au cap Horn.

Le 21, jour de l'équinoxe, le soleil traversa la ligne dont nous étions éloignés de six degrés. La chaleur était de 25° le matin et de 26° le soir²⁹. La mer était calme, nous célébrâmes la grand-messe sur le pont. Ce n'était pas la première fois, mais le spectacle religieux du saint sacrifice sur le pont d'un bateau à la voile était toujours grand, majestueux, sublime; c'était toujours avec un nouveau recueillement et une nouvelle ferveur qu'on y assistait. Ils étaient ardents, les vœux que nous formions pour nos amis, pour nos bienfaiteurs et pour la conversion de la pauvre Afrique, courbée depuis si longtemps sous le joug et le dur esclavage du démon. *Parce Domine, parce populo tuo & illuminare his qui* &c³⁰.

²⁸ La ligne, c'est-à-dire l'équateur.

²⁹ La température prise à bord était en degrés de Réaumur. 25° Réaumur = 31° Celsius.

³⁰ *Parce, Domine, parce populo tuo et illumare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* « Épargnez, Seigneur, épargnez votre peuple et donnez la lumière à ceux qui sont assis

Le calme régna le 22 avec 25° et le 23 avec 26° de chaleur. Le 24, continuation du calme et 28° de chaleur. Telle était la lenteur de notre marche que, la nuit précédente, nous ne fîmes que deux lieues. Plusieurs navires étaient à l'horizon, on rendit le salut au plus proche qui était un bâtiment hollandais.

Le 23 [mars] complétait un mois depuis notre départ de Brest. Le 25, jour de l'Annonciation, il y eut messe et repas sur le pont en l'honneur de la fête. Le 26, le thermomètre s'éleva au 29° de Réaumur³¹. Le ciel se couvrit dans l'après-midi; la pluie tomba et rafraîchit le temps. Un grand vent nous fit filer 10 nœuds en une heure, puis il cessa. Nous eûmes encore la nuit suivante de la pluie, des éclairs et du tonnerre.

Le 27, le ciel demeurant couvert, nous fûmes privés du plaisir de voir le soleil presque vertical; nous n'en étions en effet qu'à 15 minutes ou 15 milles, et qu'est-ce que cela sur une distance de 33 millions de lieues qui nous sépare du soleil? Cet astre venait à notre rencontre, sa marche était de 23 milles en 24 heures. Le lendemain, à midi, l'ayant dépassé de 9 milles³², il était plus près de nous, et plus au-dessus de nos têtes que la veille. Il parut en ce jour, mais la providence ménagea des nuages pour ralentir son ardeur; aussi nous n'en souffrîmes guère. Depuis Brest jusque-là, nous l'avions eu en face; l'ayant alors dépassé, nous le laissâmes en arrière continuer sa marche vers le nord, tandis que nous nous avançons vers le sud. Nous nous trouvâmes, ce jour-là, à 2 degrés de la ligne et à la sortie du pot-au-noir.

dans les ténèbres et l'ombre de la mort. » Psaume 129;
L'Apocalypse, 5, v. 9; Joël, 2, v. 17; Isaïe, 64, v. 9.

³¹ 29° R = 36° C.

³² Blanchet écrit 9 000.

Le 28, la brise légère qui souffla nous permit de célébrer sur le pont; elle augmenta sur le soir et fut accompagnée de quelques grains la nuit suivante. Nous espérions que ce serait le vent alizé du sud-est, et le 29 nous voguions assez bien pour nous convaincre que c'était lui. Nous étions déjà à 2° du soleil et à 1½ de la ligne.

Le 30, le soleil était visiblement en arrière à midi. La brise alizée, quoique encore faible, comme les deux jours précédents, nous conduisit à la ligne équinoxiale (ligne idéale qui sépare le globe en deux hémisphères égaux), que nous coupâmes à 6 h du soir par le 24° de longitude; en rafraîchissant, elle rendit la navigation moins languissante. Cette brise devait nous mener jusqu'au 28° de latitude. Le 19, nous étions vis-à-vis de Sierra Leone où se trouve Freetown, colonie de nègres anglais. Le 31, en travers de la Guinée septentrionale d'un côté et de la Guyane anglaise, hollandaise et française, de l'autre. Rendus à l'équateur, nous avions l'embouchure du Marañón ou des Amazonas à notre droite et la côte des Esclaves³³ à notre gauche.

Cette côte des Esclaves nous rappelait les efforts généreux que les amis de l'humanité ont faits depuis cinquante ans pour la suppression de la traite des nègres. Néanmoins, malgré les mesures sévères prises à cet égard par les gouvernements d'Angleterre, des États-Unis, de France et d'autres pays, l'abominable trafic de l'homme subsiste encore sur la côte des Esclaves. Des rapports officiels ont fait monter à 80 000 le nombre des infortunés qui, pendant l'une des dernières années, ont été exportés de l'Afrique par des marchands appartenant à des nations chrétiennes. La plupart de

³³ La côte des Esclaves couvre aujourd'hui les États du Bénin, du Togo et une partie du Nigeria.

ces victimes étaient destinées à l'île de Cuba, au Brésil et à Buenos Aires.

Nous avons mis 36 jours à passer de Brest à l'équateur. On n'y parla point du baptême auquel sont assujettis ceux qui passent la ligne pour la première fois. Ce baptême consiste en des cérémonies ridicules et grotesques auxquelles les marins sont fort attachés, à cause de la joie et du plaisir qu'elles leur causent et des rafraîchissements qu'elles leur procurent. Aussi les prêtres ne doivent-ils pas s'y exposer, mais bien s'en racheter. C'était le mardi de la semaine sainte. Il régnait alors sur le pont une grande retenue et un religieux recueillement : un des Pères donnait un cours d'instruction pour la préparation à la communion pascale; ces braves marins s'y rendaient avec zèle et empressement. Voilà ce qui fit omettre le baptême de la ligne; mais ces braves gens n'y perdirent rien : ils reçurent après Pâques les rafraîchissements désirés. Quoique la mer s'élevât avec la brise, la nuit suivante, le 31 ne fut pas moins beau et serein.

Le 1^{er} avril, les vents alizés, qui prirent d'une manière régulière, nous poussèrent à la hauteur du cap Saint-Roch, pointe la plus Est de l'Amérique méridionale, dont nous étions éloignés de 160 lieues par le 30° de longitude. Gouvernant sur le milieu du groupe de Malouines, nous nourrissions la douce espérance d'atteindre le cap Horn à la fin du mois.

Ce jour étant le Jeudi saint, je célébrais la messe à laquelle les missionnaires et les sœurs communiaient de ma main. Ces grands jours de la semaine sainte nous rappelaient de si beaux souvenirs; hélas! il ne nous était pas donné de les passer au milieu des touchantes cérémonies qui les accompagnaient dans les grandes cathédrales d'Europe et

d'Amérique. Nous dûmes nous contenter ici de bien peu de choses, dans la position où nous nous trouvions. Un des Pères prêcha la Passion dans l'après-midi; on fit, le 2, la pieuse et touchante cérémonie de l'adoration de la croix, nous eûmes la consolation de vénérer en même temps un morceau considérable du bois de la vraie croix. Un des Pères fit, à cette occasion, une excellente exhortation. Le Samedi saint, jour fixé pour la communion de la grande majorité des marins, je leur célébrais la sainte messe et leur adressais une petite exhortation, qu'ils parurent bien goûter. Disposés et préparés par une retraite et des instructions depuis huit jours, ces braves marins s'approchèrent de la table sainte avec de grands sentiments de foi. Notre capitaine se fit remarquer par l'abondance de ses larmes, que sa piété et sa foi lui faisaient répandre au moment de la sainte communion. Nous fûmes fort édifiés de ce touchant spectacle.

Le 4 [avril], grand jour de Pâques, nous nous trouvions à 100 lieues de la côte du Brésil, par le 32° de longitude et le 10° de latitude méridionale. La brise, qui était forte et accompagnée de grains de pluie, nous fit craindre pendant quelque temps pour la célébration de la grand-messe sur le pont. Déjà, la plupart des missionnaires avaient eu la consolation de célébrer dans la chapelle intérieure; les autres marins étaient aussi venus, ainsi que leur frère la veille, se nourrir du pain des anges. La joie et le contentement, fruits de la paix du cœur, régnaient partout; il ne manquait que la grand-messe pour mettre le comble à notre bonheur. Le temps s'arrangeant, on s'y prépara. On avait élevé plusieurs tentures pour garantir du vent et des ardeurs du soleil : l'autel était dressé sur le chapeau du tambour de l'escalier; le capitaine avait prêté le plus beau drapeau de *L'Étoile du Matin*

pour en former le fond, il descendait même jusques sur le plancher. Un joli tableau de Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras attirait tous les regards et formait le principal ornement. Ce fut sur cet autel simple et modeste que la victime sans tache allait s'immoler, Jésus-Christ, le véritable agneau pascal. Je me revêtis des habits sacrés et montai à l'autel, accompagné des prêtres, les autres devant s'occuper du chant. La messe commença et les airs retentirent au loin de la douce harmonie du chant des hymnes sacrées. C'est bien rarement que l'on peut jouir sur mer de la consolation que procure un tel bonheur. Oh! qu'il est grand, sublime et majestueux le spectacle religieux de nos augustes mystères, célébrés sur un navire paré de toutes ses voiles, orné de ses plus beaux drapeaux, en s'avancant gravement sur le vaste océan, et se balançant avec grâce sous l'effet de l'ondulation de la lame paisible! *Mirabiles elutiones maris*³⁴! La grandeur de notre temple, c'était un bassin de dix lieues à la ronde; sa hauteur: la voûte azurée du firmament; son étendue: l'horizon qui bornait notre vue; sa base: l'océan et ses profondeurs abîmes, sur lequel un navire, c'est-à-dire quelques planches artistement arrangées par la main des hommes, où reposait l'autel sur lequel allait descendre, à la voix du pontife, la victime de propitiation. Le ciel, la mer, les anges étaient dans une attente respectueuse, et notre petite troupe humblement prosternée au pied de l'autel du Dieu vivant et tout-puissant. Oh! que n'étiez-vous aussi témoins de ce grand et sublime spectacle! Comme nous, vous auriez été sensiblement touchés et profondément émus; comme nous, vous auriez mêlé les accents de vos louanges à ceux des anges et des saints; comme nous, vous auriez chanté :

³⁴ « Les flots de la mer sont admirables! » Psaume 92.

louange, honneur, gloire, vertu et puissance au seul Dieu immortel et invisible, roi des siècles et père des miséricordes! Ah! puisse-t-il être monté au ciel l'encens des prières, des louanges et de la reconnaissance que nous offrîmes ce jour-là au Dieu d'amour et de bonté! Il y eut vêpres et sermon l'après-midi, distribution d'images à ces bons matelots qui, ce jour-là et les suivants, nous édifièrent par leur recueillement, la lecture et les chants des cantiques.

Nous continuâmes le 5 à voguer de la même manière. Le 6, nous atteignîmes le 16°, qui touche l'île de Sainte-Hélène, célèbre par la captivité de Napoléon, qui y mourut en 1821. Cette île, qui appartient aux Anglais, n'est guère visitée par les vaisseaux français, depuis que les restes du grand homme ont été transportés à Paris. Elle a huit lieues de circuit et est formée par une seule montagne de basalte, dans les ravins de laquelle on trouve de belles sources d'eau et une riche végétation. Les bords de cette île ont partout 8 à 12 cents pieds d'élévation. La pluie qui y manque plusieurs années de suite et la quantité prodigieuse de rats, dont elle est infestée, rendent la culture du blé presque impossible.

Le 8 fut le jour où nous approchâmes le plus de la côte du Brésil, c'est-à-dire 80 lieues. Le 9, nous étions, le matin, en travers de Rio de Janeiro, capitale du Brésil, par le 38° de longitude et à dix lieues du tropique du Capricorne, que nous coupâmes ce jour-là, 36°, après avoir passé celui du Cancer.

Le 10 [avril], après une faible brise de deux jours, nos voiles furent enflées par un vent arrière qui nous faisait filer 6 nœuds. Le ciel se couvrit, le baromètre annonça des orages. Ils commencèrent le 11, à 3 h du matin; la pluie, venant par grains et par intervalles, nous empêcha de célébrer la grand-messe sur le pont. L'orage ayant cessé pendant que

nous la chantions en bas, causa une obscurité si grande que, n'y pouvant plus voir, il fallut allumer les bougies. Le calme qui suivit fut encore entremêlé de grains, sans brise constante, de contretemps [qui] nous venaient de la proximité de la petite zone de calme et d'orage que l'on rencontre vers le 28° parallèle du sud, entre les alizés et les variables. Cet état de choses dura jusqu'au lendemain. Nous commençâmes, ce jour-là, une neuvaine au grand saint Joseph, pour le prier de nous être propice auprès de Dieu, à l'heure du combat qui approchait, et que nous étions loin de croire si proche.

Le 13 et le 14, nous demeurâmes presque stationnaires, ne filant que 2 à 3 nœuds. Le ciel était beau et serein, et l'océan uni. La mer nous fournit quelques amusements. Plus d'une fois les baleines vinrent se jouer sur l'eau et faire rejailir de leur souffle puissant de beaux jets d'eau, qui retombaient en pluie de rosée. Un requin, attiré par la faim, eut bientôt saisi l'appât trompeur qui cachait le fer fatal : il était pris; on l'amenait doucement; il était près du navire, on le tire hors de l'eau avec précaution; déjà il est suspendu et près de passer à bord. Tout le monde se réjouissait. Tout à coup, il retombe à l'eau, la ligne n'ayant pu résister au poids et aux efforts du monstre qui, emportant avec lui le fer perfide, eut bientôt disparu sous les ondes. À 80 lieues de la terre, nous fûmes très étonnés de voir tomber sur le pont deux jolis papillons. D'où venaient-ils? Comment avaient-ils pu parvenir à un tel espace sans périr? C'est ce qui donna lieu à bien des conjectures.

Le 15, la brise du sud-est qui nous avait fait sortir, la veille, de la zone calme, augmenta au point de nous faire filer 7 nœuds. Le 16, nous atteignîmes le 30° parallèle; et le 17, le

33° par un ciel pur, une mer unie, une navigation douce, une chaleur de 23 degrés.

Le 18, le vent tourna au nord, la forte brise qui soufflait eut bientôt grosse la mer; mais du moins c'était un vent arrière; la lame nous poussait en avant, et *L'Étoile du Matin* faisait le sujet de notre admiration en la voyant filer 8 nœuds à l'heure sur l'onde écumante, avec la légèreté et les grâces d'un cygne majestueux. Nous atteignîmes en ce jour le 35°, qui nous mettait à la hauteur du cap de Bonne-Espérance et de Montevideo, ville située à l'embouchure et sur la rive gauche du rio de la Plata, à 58 lieues de Buenos Aires (*bon air*), qui se trouve plus à l'ouest, sur la rive opposée. Nous continuâmes, le 19, à voguer avec le même bonheur jusqu'à la nuit tombante, que le ciel se couvrit de nuages et commença à nous donner quelques grains de pluie. Malgré le roulis et l'agitation de la mer, personne ne fut incommodé.

À ces quatre jours de bon vent en succédèrent cinq de mauvais, qui parurent d'autant plus longs et ennuyeux qu'ils dérangeaient toute l'économie de nos plans, en faisant évanouir l'espérance que nous avions de doubler le cap Horn avant la fin du mois. Les grains de la veille avaient annoncé les vents debout : il soufflait avec une violence peu commune les 19, 20, 21, 22, et le 23 avec plus de modération, il était accompagné d'une pluie presque continuelle. La mer s'éleva avec une fureur menaçante. Il fallut avoir recours à la bordée, que l'on tournait toutes les 12 heures, ne portant que quatre petites voiles avec haut et bas ris, manœuvre d'autant plus fatigante qu'elle devait durer jusqu'au 2 mai. Nous avançons en butte à la tempête et à l'agitation des flots, qui nous faisaient passer des nuits tristes et mauvaises; aussi le mal de mer reparut-il, quoique avec moins d'intensité

qu'autrefois. C'est de cette manière que nous atteignîmes le 40° parallèle. Cependant les huit jours de fatigues et de tristesse pour nous étaient des jours d'une grande allégresse pour les êtres aquatiques volatiles. La mer en était couverte, il y en avait de toute espèce, ils se jouaient sur l'eau avec la plus grande agilité. Ils trouvaient dans le sein de la mer agitée la nourriture que la main paternelle du créateur ne refuse pas au plus vil des animaux. *Aperis tu manum tuam et imples omne animal benedictione*³⁵.

Ces cinq jours de contretemps furent suivis de deux autres de vent favorable. Il commença le 24, puis augmenta graduellement de manière à nous faire filer 8 nœuds le 25. Nous bénîmes le Seigneur de cette faveur; c'était le dimanche, jour du patronage de saint Joseph. Il y eut cinq messes, outre celle de l'équipage que je célébrais moi-même; on donna aussi la bénédiction du Saint-Sacrement; il y avait donc ce jour-là abondance de biens spirituels; notre Seigneur savait que l'heure du combat arrivait, il voulait par là nous y préparer. Le vent allait toujours croissant et forçait à abattre graduellement le peu de voiles que nous portions. À 7 h du soir, il n'était plus tenable, c'était un ouragan, une tempête furieuse, que la pluie rendait foudroyante; la mer s'éleva et devint monstrueuse et blanche comme du lait. *L'Étoile du Matin* ne pouvait y tenir. Il fallut mettre à la cape, mais non sans avoir embarqué plusieurs coups de mer. Notre salut reposait dans le foc et un petit coin de voile; malheur à nous si cela eût manqué! Malgré la fureur des flots et du vent, le navire tint bon, en passant de l'abîme au sommet des vagues mugissantes; mais elles furent longues : trois heures que du-

³⁵ « Tu ouvres ta main et tu rassasies tous les vivants que tu aimes. » Psaume 145 (144), v. 16.

ra ce temps avec une violence égale. Enfin, l'ouragan diminua peu à peu. Il était temps, car on ne pouvait guère y tenir sans accident : la mâture pliait comme un arc ou penchait tellement que la lisse du boulevard, élevée à cinq pieds au-dessus du pont, descendait à fleur d'eau. Aussi la mer entrait par les sabords; le pont en était couvert; les matelots en avaient jusqu'à la ceinture. Pour nous, nous n'étions pas spectateurs indifférents. Marie fut notre refuge : elle fut invoquée contre l'enfer déchaîné, et la tempête diminua peu à peu après 10 h. Néanmoins, il fut impossible de fermer l'œil avant 4 h du matin. À nos deux jours de bon vent, qui faillirent nous coûter bien cher, en succédèrent quatre de mauvais.

Le lendemain, 26, le soleil se leva, beau comme si rien n'eût été. Ce contraste dura peu; le vent de côté fut remplacé par le vent debout qui souffla le 26, 27, 28 et 29, avec une violence peu ordinaire; le 29, nous éprouvâmes une crise peu différente de celle du 25. Elle commença le soir et dura trois longues heures. Par la grâce de Dieu, nous nous en sauvâmes encore heureusement, car il ne faut pas parler de quelques coups de mer embarqués au milieu de la tourmente. Une fois à la cape, il nous semblait être dans un port assuré, tant *L'Étoile du Matin* semblait se jouer de la rage des flots. Ce n'était pas encore la fin de nos contrariétés.

Le 30, le vent passa du sud-ouest au sud, ce qui donna une mer rude et saccadée; le bout du mât de beaupré fut cassé dans la force du tangage : ce qui ne fut pas sans dangers, pour la vie des pauvres mortels, qu'il fut raccommodé, car les vagues pouvaient les enlever à chaque instant. Avec un tel vent, une telle mer, notre marche était lente en courant la bordée. L'on prit, ce jour-là, le premier albatros qui avait eu

la folie de goûter à l'appât perfide. Mis en cage et à la diète, il parut sur la table quelques jours après sous une autre forme. La chair était bonne.

N'ignorant pas ce qui nous attendait au cap Horn et voulant intéresser en notre faveur la divine Marie, notre bonne mère, nous nous préparâmes à célébrer de notre mieux le beau mois qui lui est consacré. Nous sentions le besoin d'unir nos faibles prières à celles que devaient lui adresser nos bienfaiteurs et nos amis d'Europe et d'Amérique; nous espérions par là faire une sainte violence au très saint et immaculé cœur de cette tendre mère, pour nous obtenir un heureux passage au fameux cap, encore plus redouté par la saison qui courait. En conséquence, la tenture de l'autel fut changée, il fut orné d'une nouvelle manière. On y voyait de nouvelles fleurs à l'entour du tableau de Marie, objet de notre amour et de notre confiance. Le soir, on ouvrit le beau mois de mai avec toute la solennité possible.

Le premier jour de mai, nous fûmes peu heureux. Le vent du sud, régnant comme la veille, entretenait l'agitation des flots, et le navire allant de côté éprouvait des secousses violentes qui ne permirent pas la célébration des saints mystères. À d'autres qu'à nous cela aurait paru de mauvais augure; notre résignation fit notre consolation.

Le 2 [mai], nous nous dédommageâmes en célébrant cinq messes. Le vent, quoique encore contraire, mollissait, la mer s'adoucissait, le baromètre était au variable, ce qui signifiait beau temps pour nous dans ces passages. Ce n'était pas sans besoin. La pluie n'avait pas été continuelle, il est vrai, ni le soleil toujours caché dans les quinze derniers jours, cependant le gros temps nous ayant forcés de garder la chambre presque continuellement, nous sentîmes le besoin de respi-

rer un air plus pur et plus sain. L'équipage, de son côté, était épuisé de fatigue, pour avoir été nuit et jour sur pied, ainsi que notre vigilant capitaine et ses officiers.

Le 3 et le 4 furent des jours de calme qui servirent à remettre tout le monde; nous étions par le 50° de latitude et le 58° de longitude. Le froid était assez piquant pour obliger de quitter les habits d'été. N'oubliant pas quel jour était le 3 mai pour la pieuse association de la propagation de la foi, nous priâmes fermement Notre Seigneur de bénir de plus en plus cette œuvre de salut pour la conversion des infidèles.

Le 5, le vent debout remplaça le calme. Nous espérions cependant qu'il ne durerait pas. En effet, sur le soir, commença un vent favorable qui ne tarda pas à nous faire filer 6 nœuds. Nous approchions des îles Malouines. La sévérité des tempêtes nous avait jetés à 140 lieues à l'est et en dehors de la ligne que nous nous étions proposée, et ce n'était qu'à force de bordées que nous nous en étions rapprochés. Ces parages sont remplis de vigies ou écueils cachés sous l'eau : un vaisseau qui donnerait dessus serait bientôt perdu de corps et de biens. En entrant dans ces parages dangereux, le capitaine parut inquiet visiblement; il passa la nuit blanche sur le tillac. Le lendemain et la nuit suivante, il en fut de même. Néanmoins la navigation de cette première nuit fut heureuse.

Le 6, la brise continua à nous favoriser. C'était un plaisir de voir *L'Étoile du Matin*, en filant 9½ nœuds, fendre les vagues et voler avec tant d'aisance. Mais cette satisfaction était bien diminuée par la pensée des dangers que nous courions à chaque instant. Les herbes marines que nous rencontrions, comme la veille, nous prouvaient évidemment la proximité des écueils et le peu de profondeur qu'a la mer

dans ces lieux. Nous espérions néanmoins que la bonne providence continuerait de veiller sur notre route, et que nos saints martyrs seraient nos guides. À midi, nous filions à 25 lieues Est des Malouines avec une brise telle qu'il nous semblait que le bon Dieu voulait nous faire sortir au plus tôt des périls. Nous continuâmes à voguer heureusement de la route jusqu'à minuit, que nous fûmes hors de tout danger, comptant pour rien les fatigues et les secousses des deux nuits précédentes.

Les îles Malouines sont éloignées d'environ 100 lieues de la côte orientale de la Patagonie. Depuis la découverte qu'en ont fait les Hollandais en 1593, plusieurs nations européennes ont essayé de s'y établir. C'est l'Angleterre, dit-on, qui y tient présentement un établissement. La végétation y vient, on y trouve quelques saules et bouleaux nains. Elles abondent en phoques, espèces de loups marins qui nagent entre deux eaux, en montrant à peine la tête; en troupeaux d'oiseaux de mer, tels que damiers, pétrels géants, petits puffins tout noirs et noirs et blancs; en pingouins, espèces d'oies qui ont trois pieds de haut; leurs ailes sont si courtes qu'ils ne peuvent voler, aussi deviennent-ils facilement la proie du chasseur. Autant leur démarche à terre est grotesque, difficile et embarrassée, autant une fois dans l'eau ils développent de souplesse, d'agilité, qui rendent admirable la rapidité de leur manœuvre. C'est surtout en nageant entre deux eaux qu'ils surpassent les autres volatiles. Le sillage qu'ils font est rapide, et leurs ailes, ou plutôt leurs moignons d'ailes, remplissent bien l'office de véritables nageoires. Rien n'est plus plaisant que de les voir à la suite d'une course sous eau surgir tout à coup à la surface, secouer brusquement leur tête, puis nous considérer d'un air ébahi et pousser leurs cris

baroques. Cet animal si dénué de défenses est presque inattaquable à l'eau. Ces rivages sont encore fréquentés par des albatros de trois espèces, la plus grande mesurant 12 pieds d'envergure. On y trouve aussi des renards, qui ne peuvent être que des chiens sauvages. Depuis 1780, les bœufs amenés par les Espagnols se sont beaucoup multipliés.

Le 7, nous nous trouvâmes en travers du canal étroit auquel Magellan donna son nom en 1519. Il sépare la Patagonie de l'archipel de la Terre de Feu. Ce détroit, long de 140 lieues, large de 1 à 20, forme un passage tortueux de l'Atlantique à l'océan Pacifique. Outre les écueils dangereux dont il est semé, les vaisseaux y sont encore exposés à des courants et à des ouragans. Aussi les navigateurs préfèrent-ils de l'éviter dans la belle saison. Dans la saison actuelle, c'était pour nous un devoir de passer outre. Le capitaine³⁶ de *L'Arche d'Alliance*, autre bâtiment de la Société, l'avait passé en 24 jours en courant bien des dangers; rendu à l'autre extrémité, il avait manqué périr. On le passe mieux en revenant qu'en allant.

Les rives nord et sud de ce détroit et les tristes régions qui l'environnent, sont habitées par les Pécherais³⁷, sauvages petits, faibles et abrutis. Ce sont les Esquimaux du sud. Ils vivent de la pêche et de la chasse aux phoques. Ils ont des canots, des arcs et des flèches et demeurent dans de petites bourgades. Malgré la rigueur du froid, ils se couvrent à peine de peaux de phoques ou d'autres animaux. Les Patagons, qui se trouvent plus au nord, sont au contraire d'une stature

³⁶ Auguste Marceau (1806-1851), né à Châteaudun, avait fait Polytechnique, converti au catholicisme, officier de marine, premier capitaine de *L'Arche d'Alliance* en 1845. Décédé à Tours.

³⁷ Les Pécherais, ou Kawésqars.

haute qui passe ordinairement 6 pieds; ils ont les épaules larges et la constitution vigoureuse. Malgré la rigueur du climat, ils ne se couvrent que fort négligemment de peaux de bêtes. Ils sont bons cavaliers, savent très bien se servir du lasso (lacet de six à sept brasses fait de cuir ou de crin tressé et terminé en nœud coulant, que le cavalier lance adroitement sur l'animal sauvage qu'il veut prendre). Ils ne vivent que de chasse. On les dépeint comme belliqueux, sans demeure fixe; mais doux et hospitaliers. Pourquoi de zélés missionnaires ne se présenteraient-ils pas pour aller porter la bonne nouvelle du salut à ces infidèles? Il serait plus aisé de s'établir parmi eux que chez les peuplades anthropophages de l'Océanie.

Le 8, nous continuâmes à nous diriger vers le sud-ouest, lorsque le vent debout nous obligea de tourner au sud. À 9 h du soir, nous reprîmes la première direction. La mer était constamment grosse, les rafales et les grains fréquents. Le 9, le calme de la nuit fut remplacé par une brise qui dura jusqu'à midi, en nous procurant la douce navigation du vent alizé. Le soleil parut après-midi et, la brise fraîchissant, nous filâmes 8 nœuds, de sorte qu'à 4 h nous nous trouvâmes sur le 56° de latitude en travers du cap Horn. Le vent, tombant ensuite, nous laissa encore exposés toute la nuit au balancement des vagues. En traversant ces mers fécondes en naufrages, nous commençâmes à célébrer, chacun de nous, une messe pour le repos des âmes de la sainte troupe qui accompagnait Mgr Rouchouze sur le navire³⁸ *Joseph* en 1842.

³⁸ La *Marie-Joseph*, navire parti de Saint-Malo le 15 décembre 1842, avec à son bord Mgr Étienne-Jérôme Rouchouze et une colonie de 24 missionnaires, fait escale à Santa Catarina (Brésil) en février 1843, puis disparaît après le 13 mars 1843. Rien de la *Marie-Joseph* et de ses occupants n'a été retrouvé.

Après avoir bien des fois admiré de loin le beau ciel du sud, à mesure qu'il se déroulait à nos regards, depuis le 15° ou 20° parallèle nord, nous étions alors à portée d'en considérer toute la richesse et la magnificence, en le voyant au-dessus de nos têtes. Entre autres astres remarquables, on nomme la grande et la petite Croix, et le Navire³⁹. C'est la pureté de l'atmosphère qui fait paraître le ciel du sud plus brillant que celui du nord.

Ce fut le 10 [mai], après 76 jours de marche au sud-ouest, que nous tournâmes enfin à l'ouest pour doubler le cap Horn. Le ciel était beau, le soleil parut. Jusque-là rien d'extraordinaire au fameux cap. Nous filâmes 7 nœuds toute la journée. Le vent contraire prenant, la nuit, avec beaucoup de violence, il fallut courir la bordée en gagnant droit au sud.

Le 11, même grosse brise et mer agitée. Tandis que nous courions au sud, un beau navire anglais courait au nord, en luttant comme nous contre le vent; le salut fut rendu. En atteignant le 58°½ parallèle sud, nous eûmes aujourd'hui un jour bien court : le soleil se leva à 8½ h et se coucha à 3½, et ne s'éleva qu'à 11 degrés au-dessus de l'horizon. La courbe qu'il décrivit fut bien courte. Si nous fussions avancés jusqu'au cercle polaire (66° 32"), nous n'aurions pas aperçu le soleil, parce qu'il se couche pour six mois, après ce parallèle du pôle austral, tandis qu'il se lève pour six mois au même parallèle du pôle boréal à son passage à l'équateur le 21 mars. Au contraire, la nuit commence au pôle boréal, et le soleil se lève au pôle austral, pour le même espace de temps au retour à l'équateur le 21 septembre. Nous ne rencontrâmes point de glaces, parce que le vent les amène plus tard dans ces parages; les mers du sud en sont couvertes.

³⁹ La Croix du Sud et le Navire Argo.

Nous aurions été très heureux si nous eussions pu doubler le cap Horn à si bon marché. Le baromètre ne tarda pas à nous annoncer un changement. Le vent ne faisait qu'augmenter; à 8 h, il devint impétueux en masquant tout à coup nos voiles. Le capitaine s'en aperçoit : il saute sur le pont, fait virer la barre, et le danger est passé. La tempête était accompagnée de pluie, de neige et de grêle; la mer éleva de puissantes vagues contre lesquelles nous eûmes à lutter toute la nuit; il nous sembla que l'on n'avait encore rien éprouvé de semblable. Ce fut une nuit de grandes fatigues pour les pauvres marins, et en particulier pour notre brave capitaine, dont la vigilance ne pouvait être portée plus loin. Nous nous en sauvâmes heureusement et sans accident. Le thermomètre marquait 3° au-dessus de zéro⁴⁰.

Le 12, la tempête ayant cessé à 5 h du matin, la journée se passa avec un vent modéré; mais elle commença, le soir, avec une fureur presque égale à celle de la veille. Nous passâmes la nuit à la cape, bien tourmentés par les grains de vent et de pluie qui se succédaient sans cesse. Le 13, jour de l'Ascension, nous eûmes la consolation d'avoir deux messes. Nous ne nous attendions pas à cette faveur dans ces mers. Quoiqu'il ne nous fût encore rien arrivé de fâcheux durant ces quatre jours de gros temps, ni voile emportée, ni cordage cassé, cela n'empêchait pas nos vieux marins de dire que ce n'était pas un temps navigable, et que peu de bâtiments pourraient y tenir. Le vent tombant sur le soir, le calme s'établit; mais le froid devint piquant. Le lendemain, le thermomètre centigrade marquait 2° au-dessus de zéro, et le baromètre, un temps plus agréable.

⁴⁰ 3° R = 3,75° C.

Le 14, en nous voyant immobile sur une mer unie, par un temps calme, à peine pouvions-nous croire que nous étions au cap Horn. Nous ajoutâmes une neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus. Nous aperçûmes à l'horizon un bâtiment en route pour l'Europe et pris comme nous par le calme. Les vœux que nous faisions pour obtenir le vent d'Est s'accomplirent sur les 3 h de l'après-midi, temps auquel on commençait les prières pour le mois de Marie. Dès 5 h, nous filions 5 nœuds, à la grande satisfaction de tout le monde.

Le 15, la douce navigation de la douce nuit dernière continua le reste du jour. Croyant avoir déjà passé la longitude du cap Horn la veille, nous fûmes fort étonnés d'apprendre que nous la passions à 7 h du soir, ce jour-là, par 70°. Nous n'en étions éloignés que de 25 lieues. Notre surprise cessa quand on nous eut appris que notre retardement venait des vents contraires et des courants opposés, qui nous avaient jetés et reculés de 3 à 4 degrés à l'Est.

*

Nous quittâmes donc l'océan Atlantique pour voguer sur l'océan Pacifique, avec l'espérance d'y rencontrer la tranquillité qui avait engagé le navigateur Magellan à lui donner le nom de Pacifique, après y avoir éprouvé un mois de calme. On nous assura au moins que la force des courants était passée, que les tempêtes seraient moins fortes et la mer moins grosse. Depuis les Malouines, nous comptons six jours pour faire cinq degrés de longitude de 12 lieues, et quatre semaines depuis Montevideo. Le méridien du cap Horn nous donnait la différence de 4 h 40 minutes en arrière de celui de Paris.

Le 16, la brise légère de la veille nous fit faire 12 lieues et passer à 15 lieues des îles Ramirez et Diego⁴¹; elle nous laissa ensuite dans le calme. Il y eut sept messes ce jour-là et les offices du dimanche se firent à l'air. Nous pouvions à peine croire que nous longions la Terre de Feu. Le vent debout, qui prit sur le soir, tomba et nous laissa dans le calme et la brume. Le 17, nous filâmes 2 ou 3 nœuds, ainsi que la nuit suivante, au milieu d'une brume épaisse. Le 18, brume, bonne brise de 6 nœuds, à 4 degrés du cap Horn; calme la nuit suivante. Le 19, continuation de la brume et du calme, léger vent debout, remplacé par un vent arrière et qu'il nous semblait être dans un port; le vent contraire prit durant la nuit et nous fit aller au sud-ouest jusqu'à midi. Le 20, devenant meilleur, nous reprîmes notre route, à 6 degrés du cap Horn. Dès le soir, nous pouvions tourner au nord, si le vent l'eût permis.

Le 20, le vent, lassé de voir briller le calme dans son empire depuis quatre jours, s'était élevé durant la nuit; il eut bientôt soulevé la mer. Comme il est prudent d'atteindre le 84° de longitude, afin d'éviter les dangers de la côte, quand on la prolonge de trop près, nous continuâmes à voguer vers l'ouest avec un vent du nord, de sorte qu'à midi nous passâmes le méridien de la pointe ouest de la Terre de Feu, qui paraît avoir 80 lieues de long sur 60 à 65 de large, étant partagée en plusieurs îles par des canaux peu connus qui la traversent. Le 22, le gros vent du nord nous faisait filer rapidement à l'ouest, par une mer très houleuse. Nous tournâmes enfin au nord du 58° parallèle où nous étions retournés.

De Brest à la ligne, nous avons eu le soleil en face. De la ligne à la latitude du cap Horn, nous l'avions laissé derrière

⁴¹ Îles Diego et Ramirez, au sud du Chili, dans le Pacifique.

nous. Durant les douze derniers jours, il était à notre droite; maintenant nous allions de nouveau l'avoir en face, nous en rapprocher, le passer une seconde fois sur l'océan équinoxial, et puis le laisser bien loin derrière nous, pour gagner l'Oregon, but de notre longue traversée.

Le soleil faisait défaut depuis quatre jours, à cause de la brume et des brouillards épais. Comme nous étions depuis douze jours dans le passage des bâtiments allant en Europe, le capitaine avait grand soin de faire laisser tous les soirs un fanal allumé, pour signaler notre navire, afin d'éviter les chocs qui font couler des vaisseaux en peu d'instant.

Le 23, nous comptâmes trois mois depuis Brest. Le baromètre était descendu, depuis hier, au-dessous de tempête : la mer ne nous permettait pas de célébrer depuis deux jours. À la suite de la nuit laborieuse que nous venions de passer, il y avait tout à craindre que nous en serions encore privés en ce grand jour de Pentecôte, auquel nous nous étions préparés depuis l'Ascension, dans le salon qui ne ressemblait pas mal au cénacle. La mer le permettant, nous eûmes la messe. Et les vêpres, que je chantai moi-même, furent suivies des prières du mois de Marie et de celles que nous commençâmes pour une neuvaine en l'honneur des saints anges. Le vent s'était modéré; la journée avait été passable; la nuit suivante s'en ressentit, tout le monde était content. Les marins mêmes n'auraient jamais désiré un plus beau temps au cap Horn dans la belle saison, à l'exception de quelques jours. Aussi leur étonnement augmenta-t-il, à mesure que se prolongeaient le calme et la douce navigation. Pour nous, nous en renvoyions toute la gloire à Marie-Immaculée.

Le 24, il y avait deux jours que nous nous avançons tranquillement vers le nord, quand le vent commença à midi à

nous disputer le passage, ne voulant le céder que pas à pas : cette manière de voguer allait devenir bien pénible et laborieuse, si elle continuait de la sorte jusqu'aux îles Chiloé⁴². Elle nous paraissait d'autant plus dure que le cap nous avait offert moins d'obstacles. Dès le soir, le vent devenant violent et la mer houleuse, notre course à la bordée devint difficile.

Le 25, le soleil parut, après avoir fait défaut durant près de dix jours, ou depuis notre passage au méridien du cap Horn. Toutefois la brise n'en souffla pas moins avec moins de violence. Nous attrapâmes, il est vrai, en ce jour, la latitude ouest du cap (56°), mais ce n'était que deux degrés ou 40 lieues en trois jours, depuis notre départ du 58° parallèle. Le parallèle du même cap ayant été traversé le 9 du même mois, nous comptons 16 jours pour doubler la Terre de Feu et le cap Horn, qui n'est qu'un îlot élevé.

Heureux néanmoins d'avoir obtenu un tel résultat à si bon marché, malgré la rigueur du combat qui nous restait encore à soutenir; car, si le cap et la Terre de Feu nous eussent fourni autant d'opposition et d'obstacles que la côte de la Patagonie nous en fournit à l'Est, et qu'elle devait nous en fournir à l'ouest, on ne peut dire ce que nous serions devenus. L'équipage n'aurait pu y tenir : il aurait succombé, et notre navire aurait eu le sort de la *Marie-Joseph*, quoiqu'un tiers plus grand.

Le 26, après avoir passé une nuit très laborieuse, nous espérions que le jour apporterait du relâche à notre situation. Il n'en fut rien : c'était le troisième de la tempête. Le temps demeura couvert et pluvieux. Après un faible adoucissement, elle recommença pour la journée. On pouvait à peine se tenir à table, le soir, tant les assauts étaient grands,

⁴² L'île Chiloé, dans le sud du Chili, près de la côte.

et les secousses fortes à peine. Nous aimions d'entendre d'un côté nos marins répéter que *L'Étoile du Matin* se comportait toujours bien, qu'ils n'avaient jamais vu un navire semblable, mais d'un autre côté, il nous était pénible de leur entendre dire que ce n'était pas un temps navigable, que nous serions heureux si nous nous retirions sans accident. La tempête, s'apaisant sur les 9 h du soir, nous laissa durant quelque temps avec le roulis; mais ce n'était que pour reprendre avec plus de fureur, car de 11 h à minuit, la tourmente menaça de nous démâter à chaque instant. Nous fûmes battus et exposés à des rudes assauts en passant d'un versant à l'autre des vagues déchaînées.

Le 27, matin, notre infatigable capitaine ajoutait aux propos de la veille que le démon avait demandé de nous cribler. Les bourrasques de vents et de pluie se succédèrent rapidement. À 10 h, il en survint une qui passa en volume toutes les autres; par bonheur elle ne dura que dix minutes. La mer était monstrueuse et furibonde; les montagnes d'eau qu'elle élevait semblaient, en s'avancant, vouloir nous écraser, lorsque s'adoucissant à notre approche, elles abaissaient respectueusement leurs cimes orgueilleuses, pour nous laisser passer en paix. Nous embarquâmes peu de vagues. Hier au soir, il en tomba une sur la cuisine avec tant de violence que la porte fut enfoncée. Le pauvre cuisinier y était renfermé : il fut si déconcerté en se trouvant dans l'eau qu'il ne savait quelque temps où donner la tête. Ici comme au cap, le baromètre était toujours au-dessous de tempête. Nous avons eu un grain qui nous a donné une grêle abondante de la grosseur des noisettes. Le soleil paraissait ordinairement, mais il était trop éloigné au nord pour répandre ici sa bénigne influence; l'humidité était grande, le froid se faisait

sentir, les mains enflaient, et l'on ressentait l'effet des engelures. Plusieurs d'entre nous éprouvaient des coliques. Mais nous n'étions pas à plaindre, nous, mais bien les pauvres matelots qui, épuisés de fatigue, trempés d'eau la nuit et le jour, ne cessaient d'avoir les cordages à la main. La fatigue du capitaine surpassait celle de tous les autres, parce que la vigilance extrême le mettait de tous les quarts. Ayant terminé la neuvaine aux saints anges, nous en commençâmes une en l'honneur du saint Enfant Jésus, tout en continuant la dévotion au mois de Marie.

Le 28, la nuit s'était passée dans une suite continue de grains plus ou moins impétueux. Il nous semblait que les assauts et les secousses qu'avait éprouvés le navire, surpassaient ce que l'on avait vu antérieurement. Il en gémissait et en était ébranlé jusque dans ses fondements. Moins solide, il se serait ouvert et notre perte aurait été assurée.

Quand il se trouvait saisi par la tourmente, il semblait partir et s'élancer comme un cheval à la course; il montait alors et descendait les vagues avec la plus grande rapidité et s'arrêtait tout à coup; tantôt il demeurait quelque temps immobile, et tantôt il s'avancait avec une gravité lente et majestueuse; d'autres fois, cédant au tangage ou au roulis, il ne faisait que plonger ou rouler. On ne dort pas dans ces circonstances; on veille, on prie, on tâche de se tenir dans son lit. Dès le matin, il y eut apparence de changement : le calme commençait à s'établir, quand un grain assez violent pour tout briser, si on lui eût résisté, décida du temps pour toute la journée. C'était la cinquième tempête : le soleil paraissait quand les grains ne venaient pas nous en dérober la vue, et forcer les marins à abattre et à remonter les voiles.

Le 29, l'espèce de modération éprouvée, la nuit dernière, et le soleil luisant dans un ciel clair et net, semblaient nous annoncer la fin de nos misères, et un changement de temps. On se laissa aller à cette douce espérance; elle relevait le courage, faisait briller la joie sur les visages. Les matelots se berçaient de ce consolant espoir. Notre habile et infatigable capitaine disait que, durant vingt ans, il n'avait jamais rencontré de temps si sévère et d'aussi longue durée; que de 100 bâtiments, il s'en sauverait à peine quelques-uns; qu'en partant de Valparaiso, l'an dernier, de compagnie avec deux autres vaisseaux, dont l'un s'était ouvert et avait coulé à fond, l'autre s'était perdu en touchant, il avait eu le bonheur de se rendre heureusement en France, mais que son bâtiment, tout solide qu'il était, n'aurait pas tenu contre les assauts que nous éprouvions. On donnera encore une idée du temps qui courait, en disant que depuis le 25, jour où nous coupâmes le parallèle 58° du cap, jusqu'au 29, nous n'avions fait qu'un degré ou 20 lieues vers le nord, malgré toutes les bordées renouvelées de 12 en 12 lieues. Heureux cependant de n'avoir pas été rétrogradés, de n'être pas retournés au cap Horn! Car qui sait ce que nous serions devenus au milieu de semblables tempêtes? Aussi le capitaine avait-il forcé de voiles, fort de la capacité de son navire. Moins de voiles nous aurait épargné bien des secousses, mais il fallait se sauver à tout prix. Heureux d'avoir réussi et d'avoir gagné du terrain, 20 lieues en quatre jours, sans autre accident que de la misère et de la fatigue! L'espérance du matin dura jusqu'à midi, que la rafale de vents et de pluie recommençant, il fallait diminuer les voiles. Le temps était loin d'être rassurant; le mois de juin approchait, les rigueurs de l'hiver ne pouvaient qu'augmenter. Nous en sentions déjà la sévère influence. Ah!

que ne fussions-nous partis plus tôt d'Europe! Un mois ou deux plus tôt nous auraient mis en dehors de ces misères! Telles étaient les réflexions qui se présentaient, mais la providence avait tout réglé. Entre ses mains, on est en sûreté, même au milieu des dangers. Cette journée se termina par une grosse rafale de neige et de pluie. Le reste de la nuit ressembla à ce début, en y ajoutant de la grêle : comme les précédentes, elle avait bien exercé le courage et la patience des habiles marins bretons.

Le 30, dimanche de la très sainte Trinité, comme il n'était pas prudent de célébrer, on ne célébra pas (pour la deuxième fois depuis Brest) le jour du Seigneur.

Les grains se succédaient toujours, la mer était en fureur. Le capitaine resta à son poste durant le déjeuner. Nos vieux marins répétaient plus que jamais : Ce temps n'est ni tenable, ni navigable. Ces propos n'avaient point pour but de porter au découragement, mais à la confiance et à la reconnaissance, puisque, malgré tout, rien de mal n'était encore arrivé et que nous avançons toujours sous la protection visible du Seigneur.

Toute notre confiance était dans la clôture du mois de Marie. Nous espérions qu'elle apporterait du soulagement à nos peines, quoiqu'il nous restât encore une grande distance à parcourir pour arriver aux îles Chiloé, où d'ordinaire les vents deviennent meilleurs. Vers midi, nous crûmes que nos vœux allaient s'accomplir en voyant le vent se tourner vers l'ouest. La chose était remarquable, à la veille de la clôture du mois et comme aux premières vêpres de la fête, il est vrai que les fréquents grains forcèrent à ne tenir encore que quatre voiles avec les hauts et bas ris, mais du moins nous filions 7 nœuds en bonne route, avec un vent de côté;

d'autres auraient mis à la cape, mais notre *Étoile du Matin* était aguerrie et accoutumée à jouer sur l'océan et à fendre les flots écumants avec aisance. En outre, il nous fallait sortir de cette mer, qui nous paraissait si improprement nommée pacifique, pour y avoir éprouvé quelques jours de calme. Nous comptons huit jours depuis notre départ du 58° parallèle, et six d'épreuves continuelles. Ce fut avec un extrême plaisir que nous avons fini de prolonger la Terre de Feu, que nous nous trouvions en travers du détroit de Magellan et des îles Malouines, passées le 6. C'était donc 24 jours pour faire le tour de la Terre de Feu. Cette nouvelle servait à adoucir ce que la nuit suivante eut de rigoureux en filant 8 nœuds à travers les bourrasques et les flots soulevés.

Après une telle nuit, nous avons bien lieu de craindre que le 31 se terminât comme le premier jour du mois, c'est-à-dire sans messe. Mais la très Sainte Vierge ne le permit pas. Le temps s'arrangea, le soleil parut, le vent s'adoucit et tourna en arrière, et la mer devenait plus traitable. Comblés de joie à la vue de cette faveur, nous ne pensâmes qu'à bien célébrer ce jour, qui semblait nous promettre un heureux avenir. La grand-messe fut chantée le matin, et la clôture du mois de Marie se fit l'après-midi, avec tout l'appareil possible. L'autel était plus orné et paré des plus belles fleurs; on y remarquait le saint nom de Marie en transparent, au milieu de belles draperies; l'illumination de l'autel s'étendait d'un côté à l'autre de la chapelle : c'était l'ouvrage du bon frère italien.

Je commençai la cérémonie, j'adressai une allocution analogue à la circonstance. Notre petit sanctuaire retentit de chants et d'hymnes à la gloire de Marie, durant trois heures, avec toute l'allégresse de cœurs pénétrés de la [foi] la plus vive. Une chose nous frappa en sortant de l'office, à 5 h, c'est

d'apprendre que nous étions au travers de l'île de la Mère de Dieu⁴³, par le 84° de longitude, le 50° de latitude, et à 75 lieues de la côte. L'heureuse coïncidence d'avoir chanté les louanges de Marie vis-à-vis une île qui lui est consacrée, nous ravit d'admiration. Il était évident que cette bonne mère voulait nous favoriser. Déjà nous avions joui de la promenade sur le pont toute la journée; la brise continua, la nuit suivante, à nous faire filer 7 à 8 nœuds. Tout allait bien. Mais le démon, ne pouvant voir sa proie lui échapper sans rugir, voulut faire un nouvel effort, un coup de rage et de désespoir, avant de se retirer. C'est ce qui arriva le lendemain.

*

Le 1^{er} juin se montra avec un aspect bien différent de la veille. Le temps était couvert, un gros vent d'est soufflait avec violence : la mer s'éleva en conséquence. Bien que l'on eût diminué de voiles, à mesure que la brise augmentait, l'on continua à filer jusqu'à 9½ nœuds sur le long de la vague, à l'aide de quatre petites voiles réduites au bas ris. Le navire se défendit toute la journée, à son ordinaire; mais, le soir, on nous déclara que notre situation était dangereuse. Nous étions en effet battus et frappés de violents coups de mer; le pont était fréquemment tout couvert, de la proue à la poupe. Ne pouvant plus tenir, il fallut lâcher prise pour mettre à la cape. Emporté alors par la force de la tourmente, le navire s'élançait avec rapidité d'une vague à l'autre à travers les flots. Nous étions alors au fort du danger : les vagues et le vent pouvaient emporter hommes, voiles et mâts. C'est dans

⁴³ Isla Madre de Dios, île inhabitée, région sud du Chili.

ces circonstances que se perdent la plupart des bâtiments, tant il est difficile de mener un bâtiment à sa volonté. Enfin, au bout d'une demi-heure, nous étions à la cape. Entre autres coups de mer qui inondèrent le pont, nous en embarquâmes un qui, en tombant, enfonça la fenêtre de la chambre du capitaine et y jeta une grande quantité d'eau qui s'étendit jusque dans le salon. Les bonnes sœurs eurent leur part durant la soirée : l'eau descendit jusque dans leur chambre.

Le 2 [juin], nous appareillâmes à 8 h du matin, pour reprendre notre route par une mer et une marche semblables à celles de la veille. Le vent devint si fort qu'à peine nous avançons. Nous fûmes encore inondés de plusieurs coups de mer. Peu de navires se seraient mis en route par un tel temps. Ce que nous éprouvâmes aujourd'hui et hier nous fit apprécier la faveur reçue le jour de la clôture du mois de Marie. Le temps des épreuves était fini, nous allions avoir un temps beau et durable. Le soleil, en s'élevant au-dessus de l'horizon, allait bientôt réchauffer la température : telles étaient nos espérances sur le soir.

Disons ici que les vagues les plus hautes que nous ayons rencontrées, dans toutes nos tempêtes, n'ont pas atteint plus de 45 à 50 pieds (15 à 16 m.), quoique des navigateurs prétendent qu'elles s'élèvent jusqu'à 25 ou 30 m (75 à 90 pieds) dans certaines mers. Elles s'élèvent communément à 5, 6 et 8 mètres.

Le 3, jour de la Fête-Dieu, nous eûmes quatre messes, pendant que le navire voguait en se balançant légèrement. Elle commençait enfin à redevenir douce et paisible à nos yeux, cette mer pacifique qui, depuis le 22 mai, ne nous avait

montré que courroux, agitation et trouble. Le soleil s'était déjà élevé du 11 au 21° au-dessus de l'horizon.

Nous coupâmes le 45° parallèle par le 86° de longitude. Par là nous nous trouvâmes, en prolongeant la Patagonie d'un côté, en travers de la presqu'île des Trois-Montagnes, et de l'autre, vis-à-vis la pointe sud de la Nouvelle-Zélande, terre la plus australe du pôle Antarctique, qui soit habitée, après la Terre de Feu, qui s'étend jusqu'au 56° parallèle. Au pôle Arctique, au contraire, les terres des deux continents s'étendent et sont habitées jusqu'au 70° parallèle. On trouve, il est vrai, des îles au sud du cap Horn, telles que les îles Shetland, les terres Joinville et [Louis-]Philippe; et au sud de l'Australie, les Terres Adélie et Victoria, les premières par le 65°, et les secondes par le 70° parallèles; mais elles ne sont pas habitées, elles sont couvertes et environnées de glaces.

Le vent tombant sur le soir, le calme qui survint dura peu, parce que la brise reprit durant la nuit. Le 4 et le 5, elle continua à nous faire filer 6, 8 et même 9 nœuds, de la manière du monde la plus agréable. La bienfaisante influence du soleil ramenait la douceur du climat; aussi la promenade sur le pont était-elle pleine de charme. Nous arrivâmes enfin aux îles Chiloé, dont la capitale est San Carlos⁴⁴. À l'occasion de la fête du lendemain, on m'adressa, au commencement du dîner, des vœux qui furent suivis du chant d'un joli morceau de poésie, préparé pour la circonstance. Le capitaine prit part à la fête et en fit les frais.

Le 6, dimanche dans l'octave du très Saint-Sacrement, le temps sembla vouloir se prêter à la fête du jour : il était pur et serein, avec continuation de la même brise. Il y eut huit

⁴⁴ San Carlos, aujourd'hui Ancud, ville de l'île de Chiloé, à 1135 km au sud de Santiago.

messes. Je chantai la grande à 8 h, avec la pompe que permettait notre situation. Les 7, 8 et 9, nous continuâmes à nous avancer rapidement, en essuyant quelques petits brouillards. Les sept jours de navigation douce dont nous avons joui, depuis le 2, nous firent trouver dure et pénible celle de la mer houleuse et saccadée qu'un gros vent de côté nous procura le 10. C'était réellement une espèce de tempête, puisqu'on fut obligé de prendre les hauts et bas ris, les trois petites voiles que le temps permet d'élever. Néanmoins, nous filions 6 nœuds, en recevant quelques grosses lames écumantes. Tout autre navire, disait-on, n'aurait pas pu y tenir; il aurait mis à la cape. Mais *L'Étoile du Matin* marchait en se frayant adroitement une route à travers les flots, tellement que les marins en étaient ravis. Ce temps nous procura quelques grains de pluie. Cependant le soleil parut et s'éleva en ce jour au 31° au-dessus de l'horizon.

En atteignant le 35° parallèle, nous nous trouvions vis-à-vis Rio de la Plata, passé le 18 avril.

Sur le soir, le vent permit d'élever quelques voiles de plus, et nous filâmes 8 nœuds en bonne route; le 11, nous étions, dès les 8 h du matin, par le 33° parallèle, à la hauteur de Valparaiso (Vallée du paradis), et à 200 lieues de la côte. Le 12, le temps se chagrina et le vent contraire nous força à courir la bordée; une espèce de tempête se préparant au loin, on se disposa à la recevoir en diminuant de voiles. On s'en occupait activement, lorsqu'à l'étonnement de tous, le vent changea en 10 secondes et souffla de l'arrière. Un changement si subit fit faire bien des réflexions : on était à la veille de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, patron de tout l'Oregon; c'était aussi celle de la dévotion du mois; le vent commença à la récitation des matines du lendemain : que devait-on penser?

Le 13, la brise de la fête du Sacré-Cœur de Jésus nous faisait filer 5 nœuds, sur une mer paisible, par un très beau temps. Nous arrivions à la petite zone qui sépare les vents variables des vents alizés du sud-est. Nous craignîmes beaucoup d'y rencontrer le calme ordinaire; mais après avoir filé 8 nœuds toute la nuit, la brise du Sacré-Cœur continua le 14, si bien qu'à midi nous attrapâmes le 25°½ parallèle. Ayant fini de prolonger la côte du Chili, nous commençâmes à prolonger celle de la république de Bolivie. Notre joie fut grande, le soir, en atteignant le vent alizé sans aucune interruption. La brise du Sacré-Cœur nous ayant passés aux vents alizés par une faveur toute particulière. Le temps des miséricordes était donc arrivé : de l'île de la Mère de Dieu à l'équateur, nous allions faire 50° de navigation, sans aucun contretemps ni vent contraire digne de mention.

Le 15, nous tournâmes au nord-ouest, gouvernant droit au large de la vieille Californie. Le tropique du Capricorne fut coupé à 9 h du matin, deux mois et demi après l'avoir traversé sur l'autre océan, et un mois depuis notre passage au méridien du cap Horn. À ce point, nous étions en travers de la république de Colombie, de la belle chrétienté des îles Gambier, de la Nouvelle-Calédonie et de l'Australie. Nous avions été suivis jusque-là par une douzaine de damiers qui ressemblaient beaucoup au pigeon. Ces oiseaux, qui sont de la zone tempérée, nous abandonnèrent à la zone torride, à l'exception de deux qui nous suivirent encore longtemps, accoutumés qu'ils étaient à la vie douce que leur procurait ce que l'on jetait en dehors du bord. Le beau ciel du sud, qui publie si hautement la puissance et la gloire de Dieu, par la richesse et la magnificence de sa voûte étoilée, et qui, par là, semble vouloir le dédommager des hommages qui lui man-

quent de la part des hommes, ce beau ciel se dérobaît rapidement à notre vue; mais ce que nous perdions au sud, nous le regagnions au nord; notre marche vers l'équateur sur la rotondité du globe nous faisait changer d'horizon tous les jours, et apercevoir d'un côté autant qu'il en disparaissait de l'autre. C'est ainsi que l'étoile du Nord, perdue de vue à l'équateur, sur l'autre océan, reparait à notre retour à l'équateur sur celui-ci, et que nous allions revoir, au 15 ou 20° parallèle sud, les astres du nord que nous avions perdus de vue sur l'Atlantique. À la vue de la vaste étendue des mers, qui forment les $\frac{2}{3}$ du globe, à la vue de la prodigieuse quantité de poissons et monstres marins qui peuplent ses abîmes, et des oiseaux de toute espèce qui voltigent et se jouent dans les airs et sur ses eaux; à la vue du spectacle éblouissant qu'offre la vaste étendue des cieux, la beauté et la majesté de l'harmonie qui y règne, je vous le demande : pouvions-nous maîtriser nos réflexions, ne pas nous sentir saisis d'une sainte, religieuse et profonde admiration? Nous disions donc avec le roi prophète : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum*⁴⁵. Oui, il faut voir de ses yeux toutes ces choses pour se former une juste idée de la grandeur des œuvres du Créateur. Eh! quelle idée peut s'en former celui qui n'est jamais sorti de son pays, qui n'a jamais vu que le coin de la terre et la petite partie du ciel qui l'ont vu naître?

Le 16, le vent augmenta; nous conçûmes l'espoir d'arriver à l'Oregon à la fin de juillet. Le 17, on passa la latitude 18° de Tahiti, possession française pour laquelle notre navire était frété, celle de Lima (12°), capitale du Pérou. Le 21, par la lon-

⁴⁵ « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » *Psaume* 18, v. 2.

gitude 100° qui avait cela de remarquable que c'était celle de Mexico, capitale du Mexique, et du lac Winnipeg, que je traversais en 1838, avec le révérend M. Demers. En ce jour, celui du solstice, le soleil cessait de s'avancer au nord. Au 9° parallèle, nous étions en travers des îles Marquises, autre possession française.

Le 22, nous filions 9½ nœuds; nous comptions quatre mois depuis notre départ de Brest. Les jours suivants, nous vîmes deux bâtiments baleiniers; les matelots, voulant nous amuser d'un spectacle d'un tonneau de poix et de goudron allumés, jetés à la mer, tous les regards se portèrent de ce côté-là.

Le lundi 28, à 1 h du matin, nous coupâmes la ligne où l'équateur passe, par le 111° de longitude, étant à 250 lieues [des] Galápagos et à 400 lieues de Quito, qui se trouvent sous la ligne, ainsi que Célèbes, Bornéo et Sumatra.

Un phénomène vint ensuite frapper notre vue, le 1^{er} juillet, par le 5° parallèle nord et le 113° de longitude. La mer parut tout à coup très agitée l'espace d'une demi-lieue; cette agitation ressemblait à une forte ébullition. La marche du navire qui y arriva en filant 6 nœuds en parut même affectée quelques instants : c'était sans doute une secousse volcanique. Le temps, qui était à l'orage, s'arrangea et nous filâmes 7 nœuds.

[Le] 3 [juillet], un autre spectacle bien différent du précédent se présenta. C'était une bande de dauphins, poissons de 9 à 10 pouces de longueur, qui vinrent s'amuser et jouer le long du navire. Dans les évolutions et les mouvements qu'ils se donnèrent, ils nous laissèrent admirer ce qu'a de beau et de grand la variété de leur couleur et la diversité de leurs nuances. En me rendant en Europe, à bord du *Columbia*, en 1845, on en pêcha un : il conserva ses couleurs hors de l'eau

jusqu'à la mort. Devenant pâle un instant, on le crut mort, mais il lui restait encore un souffle de vie qui, lui ayant encore fait jaillir quelques éclats de lumière, l'abandonna pour toujours.

Le dimanche 4 juillet, étonnés de voir que le vent alizé nous avait poussé si loin, nous pensâmes que le ciel nous faisait grâce de la petite zone du pot-au-noir qui se rencontre entre les vents alizés du nord-est et ceux du sud-est, et que nous attendions de remonter plus tôt; mais nous nous détrompâmes en voyant le calme prendre avec la pluie dès le matin. Cela ne dura cependant que jusqu'à midi, qu'une brise de 7 à 8 nœuds commença, au grand contentement de tous. La pluie recommençant sur le soir, le calme s'établit pendant la nuit. Le jour suivant, malgré le calme et le brouillard, nous atteignîmes le 9° parallèle nord, qui passe par l'isthme de Panama. La côte à prolonger était celle de Guatemala. La brise était faible et presque de bout : nous faisions à peine un degré par jour. Nous espérions voir la fin de ce contretemps au 15° parallèle, où nous arrivâmes le 8. Mais au lieu de trouver le vent alizé du nord-est, qui devait nous conduire vers le 28°, nous eûmes la continuation de la brise précédente, qui commença à nous faire souffrir du tangage. Hélas! ce contretemps devait durer bien longtemps.

Le 10, même brise de temps de 4 à 5 nœuds, avec tangage et temps couvert. Un des jours derniers, un souffleur de la famille des cétacés se plut à nous suivre, le soir, et à faire résonner à nos oreilles un souffle puissant. Le 11, en atteignant le 20° parallèle, par le 120° de longitude, nous nous trouvâmes à 2° du soleil, avec 2° de chaleur, à 180 lieues de la vieille Californie, en travers des îles Sandwich, de Mexico, de Veracruz et de Saint-Domingue. Le ciel était couvert et le

vent assez frais pour nous obliger d'ajouter à nos habits d'été, et de fermer les carreaux de vitres des cabines. C'était à la proximité du soleil et au mauvais temps qui règne à cette saison, dans la vieille Californie, que nous devions attribuer le manque de vents alizés, le temps couvert et les brouillards que nous éprouvions. Nous n'espérâmes de remèdes à nos maux qu'après avoir dépassé le soleil, le tropique du Cancer, et peut-être la Basse-Californie.

Le 12 [juillet], le soleil ne parut pas, mais il était par $89^{\circ} 32''$, c'est-à-dire 28 milles ($9\frac{1}{2}$ lieues) en avant de nous; c'est le plus vertical que nous l'eûmes, car le lendemain nous l'avions dépassé de $26\frac{2}{3}$ lieues, à raison de sa marche de 6 lieues en 24 heures, et de la nôtre à l'aide d'une brise de 5 nœuds. La chaleur était de 21° . Nous trouvions bien extraordinaire qu'en approchant du soleil, au lieu de rencontrer une chaleur extrême, nous éprouvions au contraire le besoin de nous couvrir davantage. Les cinq jours qui précédèrent et ceux qui suivirent avaient eu ce résultat, à cause du temps couvert et de la fraîcheur du vent. On nous dit que cela arrive ordinairement quand le soleil est éloigné de l'équateur: cette remarque s'accordait avec ce que nous avions éprouvé sur l'autre océan.

Le 13, étant à $1^{\circ} 20''$ du soleil, et la chaleur étant de 22° , nous coupâmes le tropique du Cancer à midi, quatre mois et douze jours après l'avoir coupé sur l'Atlantique, et 28 jours après avoir passé celui du Capricorne. Nous étions alors en travers de la pointe sud de la Basse-Californie et de Canton, en Chine.

Le 15, le ciel fut moins couvert, il continua de s'éclaircir de jour en jour, à mesure que nous nous éloignions du soleil. La brise du vent alizé, attendue après le passage du tropique, ne

parut point : celle du nord-nord-est continua à nous contrarier.

La phosphorescence de la mer a quelque chose de trop extraordinaire pour que nous l'omettions. Nous eûmes bien des fois l'occasion d'en admirer la beauté. Elle n'a lieu que la nuit, ordinairement quand le temps est couvert et à la pluie, et que le bâtiment fend les eaux en les refoulant en écumes. Le spectacle qu'offre alors la mer, des deux côtés du navire, et dans la longue trace qu'il laisse derrière lui, est bien magnifique. L'eau en bouillonnant prend une teinte rouge, semblable à celle d'un brasier ardent. Il en sort des milliers d'étincelles extrêmement vives, qui semblent pétiller, paraissent et disparaissent, brillent et traînent plus ou moins avec une vivacité qu'on ne se lasse pas d'admirer. D'autres fois, dans le jour, la mer prend une couleur d'un bleu azuré admirable.

Le vendredi 16, depuis les trois semaines écoulées depuis notre passage à la ligne, nous comptions douze jours d'un vent presque debout, c'est-à-dire nord-nord-est. La longitude 126, que nous atteignîmes en ce jour, par le 23° parallèle, était celle de l'embouchure du fleuve Colombie; nous aurions dû gagner au nord, mais la brise, au lieu de s'améliorer, empira au contraire, en tournant tout à fait au nord. Nous commençâmes à courir au nord-ouest une bordée qui devait bien nous éloigner de notre route, puisqu'elle dura jusqu'au 25. Ce contretemps nous affligeait d'autant plus que nous approchions davantage de la fin de notre course.

Le 18, nous comptâmes 20° de latitude, faits depuis le 4 du courant. Le temps était couvert et presque calme. Le 19, par le 134° de longitude et le 30° de latitude, nous étions en travers de Nankin, de La Nouvelle-Orléans et de l'empire de

Maroc. Le 27 [juillet] complétait cinq mois depuis notre départ de Brest. Le vent nous poussa quelques heures au nord-est, puis au nord, ensuite nous obligea de reprendre notre première direction.

Le 22, le vent s'améliora sur le soir; mais le 23, reprenant au nord avec plus de violence, il souleva la mer et nous procura du tangage et du roulis. Les divins cœurs de Jésus et de Marie étant notre espoir, nous commençâmes une neuvaine en leur honneur. Le 24, temps clair, même brise, 36° parallèle, 13° trop à l'ouest.

Enfin, le 25, après une bordée de dix jours à l'ouest, et avoir atteint le 141° de longitude, par le 37° parallèle, c'est-à-dire étant 15° trop à l'ouest, le vent changea sur le soir et nous permit de gouverner au nord-est en nous faisant filer 4 nœuds. Cette bordée devait nous mener durant peu de jours, jusque vis-à-vis l'embouchure de la Colombie avec un peu de variation. Le ciel était à moitié couvert; le calme qui prit, la nuit, nous faisait filer un seul nœud. Le 27, même route, brise de 2 nœuds, temps couvert et incertain, parallèle 38°. Le 28, temps comme la veille, brise de 2 à 3 nœuds, vue d'un bâtiment avant du nôtre. Le 29, le soleil parut dans un beau ciel; la latitude 40° nous mettait en travers des îles du Japon, Pékin, Madrid et Philadelphie. Une brise de 4 à 5 nœuds nous ayant poussés, la nuit dernière, en avant du navire aperçu la veille, notre capitaine fit carguer les voiles, afin de répondre au désir et au signal de l'autre. Après deux heures d'attente, aux questions accoutumées, on nous répondit : de Valparaiso à San Francisco, en 67 jours. La réponse de notre capitaine sera sans doute insérée dans le journal de Monterey. Point de doutes qu'en trois mois on ait de nos nouvelles en Europe. L'autre navire se nommait *Marie-Helena*. Il paraissait

chargé de passagers. Le mauvais temps avait forcé le capitaine de s'élever au large et à 4° au-dessus de San Francisco. Le lendemain au soir, le vent le permettant, il tourna à l'est.

Le 30 au soir, une brise peu favorable, qui souleva la mer durant trois jours, fit gouverner au nord-est. Le calme et les brouillards succédant, ce ne fut que le 4 août que nous atteignîmes le parallèle de l'embouchure du fleuve Colombia, et que le 8 au matin nous aperçûmes enfin l'objet de nos désirs, les côtes élevées du cher Oregon. La veille, nous en étions à 26 lieues, mais les brumes, les pluies et le temps couvert qu'il faisait, depuis plusieurs jours, nous empêchèrent de les voir plus tôt. Nous aperçûmes, à mesure que nous avançâmes, ses belles montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre, entre autres celle du mont La Selle [*Saddle Mount*], la première au sud du fleuve. À 4 h, nous reconnûmes le Cape Disappointment, qui paraît comme une île détachée, la barre basse et boisée de la pointe Adam et les côtes rouges et blanches des rochers élevés qui se dessinent au nord du cap.

*

Après une navigation de 5½ mois, sans avoir vu de terre, chacun laissa éclater sa joie, en voyant celle qui se présentait, d'une manière d'autant plus vive que c'était celle qui faisait l'objet de nos vœux les plus ardents pour la conversion des infidèles. La neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus étant finie, nous en commençâmes une autre au saint Cœur de Marie, afin d'obtenir une heureuse entrée.

Notre capitaine se félicitait d'avoir fait un passage aussi prompt et aussi heureux dans une pareille saison; mais comme ce n'était que l'entrée de la Colombie qui devait en

couronner le succès, on ne pouvait que craindre, en pensant qu'après tout un triste naufrage était possible à l'entrée du port. Après s'être approché à 4 lieues de la côte et l'avoir reconnue, on gagna au large pour la nuit. Le calme prenant, les courants du fleuve et la marée nous poussèrent à huit lieues. Il continua, le 9, jusqu'à 3 h de relevée, qu'une brise d'ouest nous ramena à trois lieues du cap. Quoique la brise parût engageante, le capitaine eut lieu de se réjouir de ne s'être pas laissé aller à la tentation de s'engager, car à peine aurait-il été au milieu du chenal que le vent, tournant au nord, nous aurait mis en danger pour la nuit.

Le 10 [août], la brise étant meilleure, on se dirigea vers la barre. On la passa, et l'on s'avança même jusqu'à une petite distance de l'équerre du chenal qui monte au nord; mais la brise étant trop près, il fallut revirer; en le faisant, on recula, et le navire toucha quelque temps de la poupe sur la batterie du sud; mais il reprit bientôt son erre et sortit heureusement.

Notre situation néanmoins attirait l'attention; on aperçut de la fumée sur le cap et sur la pointe Adam. Sur le soir, un bâtiment américain descendait : il alla mouiller dans la baie Baker. En sortant le 11, avec une cargaison de bœufs et de bois pour San Francisco, il nous remit, en passant, un pilote commissionné. Cette heureuse rencontre réjouit d'autant plus notre capitaine que le chenal était considérablement changé depuis un an.

Le 12, le pilote s'avança 2 milles au-dedans de la barre, mais, faute de bon vent pour y monter l'équerre, on revira. Le vent qui s'éleva ensuite nous fit passer une nuit belle, telle qu'on [n']en avait pas eu depuis deux mois. Enfin, vendredi le 13, après un calme du matin à 2 h après-midi, et cinq jours d'anxiété au dehors, le pilote se dirigea vers la barre à l'aide

d'une brise favorable; mais à 3 h, on entra dans le chenal par un temps brumeux et la mer baissante. On s'avança en côtoyant à quatre brasses la batture du sud. À l'équerre, on tourna au nord; mais au lieu d'augmenter, la brise sembla diminuer, et cela au point où le passage était le plus étroit, le courant nous opposait davantage. Aussi le navire commençait-il à perdre sa direction. Notre angoisse dura peu, la brise augmenta et nous mena tranquillement dans la baie Baker, où l'on jeta l'ancre à 4½ h.

Les cœurs serrés par la crainte se dilateraient enfin. La joie éclata, chacun se félicitait d'être en rade et en santé, après une navigation aussi longue et aussi heureuse. La reconnaissance nous porta au pied de l'autel de Marie pour rendre nos actions de grâces à Dieu, à notre sainte protectrice, et à nos saints martyrs. Le pilote assurait que l'entrée du fleuve n'était pas si difficile qu'on l'avait dit, qu'il pouvait entrer des bâtiments en tout temps, qu'il en avait piloté un qui tirait 18 pieds d'eau (le nôtre n'en tirait que 13).

Le Cape Disappointment est 3 milles plus à l'ouest que la pointe Adam. On compte 5 milles entre les deux terres. La barre est à 6 milles de la pointe Adam, à 4 du cap. Le chenal d'un quart de lieue, court de 2½ milles à l'est et de 2½ au nord, entre des battures couvertes de six à huit pieds d'eau. C'est le chenal et non la barre qui renferme le danger, si le vent manque ou change. Du fond de la baie Baker, on compte 6 milles à la pointe Adam, en haut de laquelle la rivière n'a que 3 milles et 4 à 5 vis-à-vis Astoria.

*

Je termine ici ce long journal que je continuerai plus tard par le récit des faits les plus intéressants qui eurent lieu durant mon absence, et de ce qui se passa depuis mon retour.

Agréez, je vous prie, l'hommage de ma reconnaissance et du respectueux attachement avec lesquels je suis, Messieurs les présidents, votre très humble et obéissant serviteur.

† F.N. Archev. d'Oregon City

Archives générales

De la Maison mère

Des Sœurs de Notre-Dame de Namur

DB 620 Or 2

Annexe

La Société de l'Océanie

N° 21, rue des Moulins

À Mgr Brunelli

APF, SC America Centrale, vol. 14, f. 506-507

Paris, 20 mars 1847

Monseigneur,

Il y a deux années à peine, Votre Éminence a daigné donner à la Société de l'Océanie une preuve signalée de sa bienveillance et de sa haute sympathie. Une bonté si grande nous encourage à vous faire connaître aujourd'hui l'état de la Société et les légitimes espérances qu'elle peut concevoir.

Lorsque la pensée de la Société de l'Océanie fut communiquée pour la première fois aux catholiques de France, c'est à peine s'ils entrevirent la possibilité d'un développement semblable à celui que nous contemplons aujourd'hui. Armer un seul navire, l'entretenir constamment au service des missions paraissait une entreprise au-dessus des forces de la Société et des personnes fort expérimentées présageaient des difficultés insurmontables. Aujourd'hui, grâce à Dieu, le succès a dépassé l'attente; cinq bâtiments⁴⁶ appartiennent

⁴⁶ Ces cinq navires de la Société de l'Océanie sont : *L'Arche d'Alliance*, le *Paquebot des mers du Sud*, *L'Anonyme*, *L'Étoile du Matin* et le *Stella Maris*.

en propre à la compagnie, et quatre sont déjà en mer; le cinquième, le *Stella Maris*, va être incessamment lancé à Gênes et il sera commandé par le vicomte Des Cars⁴⁷, qui le destine à un voyage d'exploration dans les îles si nombreuses de l'Océanie, où il pourra prêter aux missionnaires un concours efficace.

La dernière expédition qu'ait entreprise la Société de l'Océanie est celle de l'Oregon. Le 22 février dernier, Monseigneur Blanchet, à la tête de 21 missionnaires et religieuses, a quitté la rade de Brest, montant *L'Étoile du Matin*, sur laquelle flottait le drapeau catholique de la Société. Cette expédition, entravée des mois entiers par des difficultés aussi impossibles à prévoir que multipliées, a été laborieuse et a paru bien des fois devoir lasser le zèle non seulement des missionnaires, mais aussi celui de la Société. Malgré ces traverses, nous nous en réjouissons cependant. Non seulement c'est un honneur pour nous de porter les premiers le pavillon de la France dans ces pays inexplorés, mais nous avons la conviction profonde qu'en armant pour cette expédition un navire aussi soigné que celui que nous avons expédié, qu'en rencontrant un capitaine aussi expérimenté et aussi chrétien, nous avons rendu aux saints missionnaires un véritable service, et qu'outre les incontestables économies que nous leur avons procurées, ils auront à se féliciter un jour d'avoir préféré *L'Étoile du Matin*. Daigne la Sainte Vierge, sous la pro-

⁴⁷ La Société de l'Océanie « arme en ce moment un trois-mâts sarde, le *Stella maris*, qui doit partir de Marseille en octobre prochain, sous le commandement de M. le vicomte Des Cars, officier de la marine royale sarde. Il aura à bord quinze missionnaires Maristes pour l'Océanie, quatre Lazaristes et douze Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul pour Macao. » *L'Ami de la religion*, tome 135, 1847, p. 31.

tection de laquelle est placé ce nouveau navire, le conduire à bon port et déposer sains et saufs, sur les rivages éloignés de l'Oregon, le digne archevêque qui doit les évangéliser.

De bonnes nouvelles nous sont parvenues depuis un mois de l'Océanie. Déjà le numéro des Annales de la Propagation de la foi du mois de janvier avait fait connaître quelques détails de la traversée de *L'Arche d'alliance*, commandée par M. Marceau⁴⁸. Depuis, nous avons su que le second bâtiment de la Société, le *Paquebot des mers du Sud* était arrivé à Tahiti, que la Société avait été accueillie dans ces lointains pays de la manière la plus favorable par les autorités françaises et par NN. SS. les évêques qui en ont déjà eu connaissance. Au point de vue matériel, les opérations ont également prospéré et, bien que ce but ne soit pas celui que se sont proposé ses fondateurs, ce succès doit nous réjouir. Que la Société prospère en effet, que de bonnes opérations soient conclues, et aussitôt une foule de personnes qui hésitent encore à y placer des fonds sentiront tomber leurs objections, alors des expéditions plus nombreuses pourront avoir lieu pour l'Océanie d'abord, puis pour d'autres pays, et enfin cette prospérité nous permettra d'accomplir ce qu'aujourd'hui nous ne pourrions tenter sans imprudence et sans compromettre le succès de la Société, c'est-à-dire que progressivement nous réduirons les prix de passage des missionnaires, jusqu'à ce qu'enfin ils soient totalement gratuits.

⁴⁸ Auguste Marceau (1806-1851), né à Châteaudun, décédé à Tours. Étudie à Polytechnique, officier de marine, lieutenant de vaisseau en 1836, participe à la fondation de la Société de l'Océanie en 1845 avec Louis-Victor Marziou. Claudius Maria Mayet, *Auguste Marceau : capitaine de frégate, commandant de l'Arche d'alliance*, 2 vol., Haton, 1873.

De grandes actions de grâce doivent donc être rendues à Dieu; mais toutefois nous devons ne pas nous reposer dans ce succès. Les missions protestantes disposent de vingt-cinq millions au moins, et nous avons à grand peine 420 000 fr. réalisés d'un autre côté, des expéditions nous sont demandées sur plusieurs points, et nous n'avons pas le moyen de satisfaire à ces demandes.

Nous osons donc, Monseigneur, en présence de ces faits, rappeler la Société de l'Océanie à la bienveillante protection de Votre Éminence. Dans ce moment, nous sommes informés que des souscriptions se recueillent à Rome; votre appui sera auprès des chrétiens le meilleur gage du succès, et nous avons la ferme espérance qu'après avoir examiné les progrès providentiels que notre œuvre a reçus, vous daignerez le lui continuer et, s'il est possible, l'augmenter encore.

Dans ces sentiments, Monseigneur, nous vous prions d'agréer l'expression du profond respect avec lequel nous avons l'honneur d'être, de Votre Éminence, les très humbles et très obéissants serviteurs.

Ad. Baudon⁴⁹

Secrétaire du comité

Auditeur au Conseil d'État

Pardessus⁵⁰

C^{te} Ernest d'Erceville⁵¹

Rendu⁵²

⁴⁹ Adolphe Baudon de Mony (1819-1888), administrateur, militant chrétien, juriste, auditeur au Conseil d'État, président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, secrétaire de la Société de l'Océanie.

⁵⁰ Jean-Marie Pardessus (1772-1853), avocat, membre de l'Institut, député, auteur de plusieurs ouvrages de droit.

⁵¹ Le comte Ernest d'Erceville (1816-1885), souvent maire de Vulaines-sur-Seine (Seine-et-Marne).

I. Choiselat Gallien

F. de Jouvencel⁵³

Maître des requêtes, député

Le Comte de Merode⁵⁴

Député du Doubs

Membres composant le Comité de surveillance de la Société
de l'Océanie :

Duc de Clermont-Tonnerre⁵⁵

Vicomte Héricart-Ferrand⁵⁶

A.W. Thayer⁵⁷

Al. Cauchy⁵⁸

C^{te} Alain de Kergorlay⁵⁹

Doë de Maindreville⁶⁰

V. Marziou, directeur gérant

⁵² Ambroise Rendu (1778-1860) maître des requêtes, membre du Conseil royal de l'Instruction publique, trésorier de l'Université, cofondateur du Cercle catholique.

⁵³ Ferdinand de Jouvencel (1804-1873), né à Versailles, maître des requêtes en service ordinaire en 1832; député de Paris de 1842 à 1848, centre gauche.

⁵⁴ Werner de Merode (1816-1905), orléaniste, grand propriétaire terrien, député du Doubs en 1846.

⁵⁵ Aimé-Marie-Gaspard de Clermont-Tonnerre (1779-1865), 5^e duc de Clermont-Tonnerre, ancien ministre de la Marine et des Colonies, et ancien ministre de la Guerre.

⁵⁶ Louis-Élisabeth Héricart-Ferrand (1779-1858), créé vicomte héréditaire en 1819.

⁵⁷ Amédée William Courcy Thayer (1799-1868), né d'un père américain. Avocat en 1822, membre du Conseil général de la Reine, sénateur bonapartiste pendant le Second Empire.

⁵⁸ Alexandre-Laurent Cauchy (1792-1857), magistrat, président de la Cour royale à Paris.

⁵⁹ Pierre-Ernest-Alain de Kergorlay (1809-1860), comte.

⁶⁰ Pierre Doë de Maindreville (ca1796-1870), ancien conseiller à la Cour.



A.W. Thayer

À Mgr Brunelli

APF, SC America Centrale, vol. 14, f. 508-509

Paris, 29 mars 1847

Monseigneur,

D'après la demande que vous m'en avez faite, j'ai l'honneur de vous adresser quelques détails sur les réclamations que Monseigneur Blanchet a élevées contre la Société de l'Océanie.

M. Marziou, gérant de la Société, s'était engagé à faire partir Monseigneur sur un bâtiment, *La Gironde*. Le gouvernement n'ayant pas voulu permettre aux missionnaires de débarquer à Tahiti pour, de là, monter sur un autre bâtiment qui les aurait conduits en Oregon, il a fallu aviser à un autre moyen de transport; le bâtiment *La Gironde* n'appartenait pas à la Compagnie, une indemnité de 5 000 fr. a été payée au capitaine par la Compagnie.

M. Marziou par ses démarches obtint pour Monseigneur Blanchet une indemnité de 14 400 fr. qui lui fut payée par les ministères de la Marine et des Affaires étrangères.

Les missionnaires avaient entamé des négociations avec Anvers, M. Marziou y fit deux voyages, mais le navire que l'on avait en vue était tellement insuffisant (150 tonneaux) que l'on se serait exposé à un nouveau malheur, semblable à celui du *Marie-Joseph*. M. Marziou résolut alors d'acheter un navire, mais la caisse de la Société était vide; pour ne pas avoir recours au crédit, ce qui aurait pu nuire à l'avenir de la

Société, M. Marziou fit continuer l'armement par des personnes amies de la Société. Aussitôt que 100 000 fr. eurent été souscrits, il acheta à Bordeaux le bâtiment *L'Étoile du Matin*.

Rien n'a donc été négligé pour être utile aux missionnaires et leur éviter des retards : indemnités, voyages à Anvers, à Bordeaux, tout a été supporté par la Société, qui a mis à la disposition de ces Messieurs un des plus fins voiliers de la Marine française.

Monseigneur Blanchet, dans une note remise à l'œuvre de la Propagation de la foi, calculait le voyage de chaque missionnaire à 2 000 fr. La Société lui en demanda d'abord 1 800, puis réduisit ce chiffre à 1 600 fr.

On a dit aussi que la Société avait demandé un prix trop élevé par tonneau. Le gouvernement paye à la Société 116 fr. par tonneau jusqu'à Tahiti. L'Oregon est à 2 000 lieues plus loin et la Société a demandé 150 fr., la proportion est la même.

Les bâtiments du commerce n'accordent aux passagers rien en bagage, à moins qu'il n'y ait vide dans le chargement. Les passagers ne peuvent avoir que ce qui tient dans leurs cabines. Or la Société avait d'abord accordé 25 tonneaux gratuits et, sur la demande de Monseigneur Blanchet, elle a fini par accorder les 40 tonneaux. Et cela l'a obligée à laisser 40 tonneaux du fret donné par le gouvernement qui à 116 fr. par tonneaux représentent plus de 4 000 fr. Si la Société devait rencontrer souvent de pareilles difficultés, l'œuvre deviendrait impossible, car pour atteindre son véritable but, qui est de pouvoir par la suite conduire les missionnaires pour rien, il ne faut pas qu'elle éprouve, dans les commence-

ments, des pertes qui l'empêcheraient de se fonder d'une manière solide.

Dans cette circonstance, la Société a fait des sacrifices considérables. Elle a payé une indemnité au vaisseau *La Gironde*, 5 000 fr.; elle a diminué le passage de 2 000 fr. à 1 600 fr., ce qui pour 21 passagers donne au moins 8 400 fr.; elle a transporté, gratuitement, 40 tonneaux qui, à 150 fr. par tonneau, font 6 000 fr. Total : 19 400 fr.

Sans compter les frais de voyages de déplacements. Quel intérêt la Société aurait-elle à ne pas faire aux missionnaires les meilleures conditions possibles? Vous connaissez, Monseigneur, tous les membres du Conseil de la Société, vous savez que c'est la gloire de Dieu qu'ils veulent, et d'ailleurs récemment encore tous les actionnaires de la Société ont modifié les statuts qui leur accordaient une part dans les bénéfices, et ils ont déclaré qu'à l'avenir les actionnaires ne toucheraient que l'intérêt à 5 % et que les bénéfices seraient tous employés à donner plus d'extension à l'œuvre.

Si les plaintes qui ont été élevées et qui sont exploitées par la malveillance et le commerce, jaloux de voir une Société aussi nouvelle, évidemment protégée de Dieu, si ces plaintes, dis-je, ne devaient atteindre que nous individuellement, nous aurions supporté cette croix avec résignation; mais comme elles peuvent nuire à une œuvre que nous croyons destinée à venir puissamment en aide à l'œuvre de la Propagation de la foi, j'ai cru devoir, Monseigneur, entrer dans quelques détails, et je vous supplie de faire connaître ces détails à S.E. le cardinal préfet de la Propagande et au R.P. Roothan, qui est en connaissance de ces plaintes que j'espère ils reconnaîtront étaient sans fondement.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le
très humble et très obéissant serviteur.

A.W. Thayer
Membre du Conseil général de la Reine

● ○ ●

Mgr François-Norbert Blanchet
À la Propagation de la foi
De Paris et Lyon
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 179a

Saint-Paul du Wallamet, septembre 1848

Le départ de *L'Étoile du Matin*⁶¹ ne m'ayant permis de vous
donner, l'an dernier, que la nouvelle de notre heureuse arri-
vée à l'Oregon, je m'empresse de vous envoyer cette année
mon rapport sur ce qui s'est passé de plus intéressant durant
mon absence et depuis mon retour.

La barre de la Colombie ayant été passée providentielle-
ment le 13 août 1847, notre premier devoir, après avoir jeté
l'ancre, fut d'aller au pied de l'autel de Marie. Deux nau-
frages⁶² arrivés en moins d'un an, à cette barre, nous font
mieux apprécier le bonheur de notre entrée. Le lendemain,

⁶¹ Après quelque temps en Oregon, le capitaine Menès partit
avec *L'Étoile du Matin* pour Tahiti et les îles Marquises.

Le manuscrit de cette lettre de l'archevêque Blanchet, adressée
à l'association de la propagation de la foi de Paris et de Lyon, est
aux Archives de l'archevêché de Québec. *AAQ, 36 CN, C.A., vol. II :
179a*

⁶² Dont celui du *USS Shark* en septembre 1846.

les sœurs allèrent prendre l'air du rivage. Les missionnaires, heureux de pouvoir remplir si tôt le but de leur mission, baptisèrent cinq ou six enfants présentés par des Américains et des sauvages. Impatients d'aller, aussi eux, prendre l'air de leur nouvelle patrie adoptive, pour laquelle ils avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ comme les apôtres, ils allèrent la saluer et chanter un *Te Deum*, que les échos du Cape Disappointment répétèrent au loin à l'envi.

Le 15 [août], après que nous eûmes célébré la messe de la glorieuse assomption de la bienheureuse Marie, avec toute la ferveur de cœurs pleins de reconnaissance, le capitaine fit mettre à la voile pour le fort Astoria, distant du cap de 15 milles. Nous y fûmes bientôt environnés d'embarcations d'Américains et de sauvages qui voulaient nous saluer et nous féliciter. Ce jour-là et le lendemain, il y eut encore des enfants à baptiser.

Parmi les rafraîchissements qu'on nous apporta, se trouvait un beau saumon frais qu'un sauvage ne voulait vendre que pour de *l'eau forte*, de cette eau, disait-il, qui fait dormir. Nous eûmes bien de la peine à lui faire entendre raison sur ce point. J'eus la douleur d'apprendre que des individus distribuaient des liqueurs fortes aux sauvages contre la défense des lois, et que parmi les Schinouks [Chinooks] et les Clatsops, quatre ou cinq individus avaient perdu la vie dans des querelles l'hiver dernier.

Après avoir visité les environs d'Astoria et le jardin de M. [John] McClure, catholique, qui fut bien loin de nous laisser partir les mains vides, tous retournèrent à bord au signal convenu, pour mettre à la voile et traverser de la *Pointe de la Langue* [Tongue Point] à la baie de Gray, on remonta la Colombie jusqu'au soir, à l'aide d'une bonne brise qui continua

de nous favoriser le lendemain, 17. Le capitaine, voulant remonter la rivière Wallamet jusqu'à Portland, ville nouvelle située à moitié chemin entre son embouchure et Oregon City, le pilote y entra et nous échoua à quelque distance. Ce ne fut qu'après un travail forcé de quatre jours que le capitaine se retira de ce mauvais pas. Le 5 [septembre], il s'échoua de nouveau. Le 6, il jeta l'ancre dans le chenal de la Colombie. *L'Étoile du Matin* était frétée pour Tahiti.

La nouvelle de notre arrivée avait été portée au fort Vancouver et à Saint-Paul par un exprès envoyé de la baie de Baker. Dès le 18, le grand vicaire Demers arriva au fort Vancouver; et, le 19, M. Bolduc, de Saint-Paul, avec des bateaux. Les missionnaires et les sœurs partirent et se rendirent le lendemain, samedi, dans la nuit, à Saint-Paul. Pour moi, ayant été retardé jusqu'au mercredi 25, je me mis en route, après avoir béni *L'Étoile du Matin*, ses officiers et excellents matelots bretons. Le capitaine ne voulut me quitter que chez moi. Notre bateau était conduit par six robustes Canadiens à la rame.

Le clocher et la croix de la cathédrale d'Oregon City parurent de loin, l'église étant bâtie sur un des plus beaux sites de la ville. C'est une bâtisse en bois de 60 pieds de long sur 30 de large et 24 de haut, avec des chapelles latérales. La peinture blanche, dont elle est revêtue en dehors, lui donne un très bel aspect. L'intérieur est inachevé, il ne renferme qu'un autel et quelques bancs.

L'entrée dans la métropole se fit bien simplement. La ville renferme près de 200 maisons et 17 catholiques, dont les principaux, le Dr McLoughlin à leur tête, vinrent me saluer. Cette église, dédiée à saint Jean l'Évangéliste, était sans pasteur. En célébrant le lendemain pour la première fois dans

ma cathédrale, et après une si longue absence, j'éprouvai des impressions bien diverses.

Arrivé à Champoak, qui est à cinq milles de Saint-Paul, je me trouvai au milieu de mes ouailles venues en foule ce jour-là, comme le précédent, pour me recevoir. Cette première entrevue fut bien touchante, et la bénédiction donnée avec toute l'effusion du cœur. Le capitaine Menès fut touché de ce spectacle et attendri jusqu'aux larmes, ce jour-là et le dimanche suivant. La procession des voitures et des cavaliers commença et se rendit à un quart de mille de l'église où, ayant mis pied à terre pour me revêtir des habits pontificaux, le clergé, c'est-à-dire les missionnaires et les enfants de chœur venus pour me recevoir, commença à défiler entre deux rangées d'arbres plantés pour la fête. La vue d'un évêque revêtu d'habits pontificaux, ainsi que celle de tant de prêtres s'avancant en chantant les louanges du Seigneur, était un spectacle tout nouveau pour les femmes et les enfants du pays, de même que pour un grand nombre de Canadiens; je ne l'étais pas moins qu'eux.

J'aperçus l'église de Saint-Paul: ce n'était plus cette pauvre bâtisse en bois, tombant en ruine, mais une belle église en brique de 100 pieds de long sur 40 de large et 25 de haut, ornée d'une corniche et surmontée d'un clocher qui élève sa croix à 84 pieds du sol. Ses deux chapelles lui donnent la forme d'une croix. Cette église, dédiée au grand apôtre saint Paul, n'est point finie à l'intérieur, on n'y voit qu'un autel, un trône épiscopal et quelques bancs. La procession y entra au son d'une cloche de 100 lb, remplacée depuis par une autre de 4 à 500 lb, et en chantant le *Te Deum*.

Je me jetai au pied de l'autel avec joie et effusion de cœur. J'étais heureux car j'étais chez moi, après une absence

de trois ans, et au milieu de mon peuple. Je le bénis avec le Saint-Sacrement. Il était nuit, la pieuse foule se retira dans un saint recueillement et bénissant le Seigneur.

Le lendemain, samedi, mon premier soin fut de visiter le couvent et le collège. Ce dernier avait été augmenté d'un étage et d'une aile. On y avait enseigné une trentaine d'enfants tous les ans : c'était notre plus douce espérance pour l'avenir. Quant au couvent, entre la première maison des sœurs et la seconde ajoutée depuis, se trouvait bâtie de front avec elle une chapelle en bois de 80 pieds de long sur 30 de large et 24 de haut. Inachevée à l'intérieur, elle est ornée d'une corniche et d'un joli clocher. Le couvent est à trois arpents de la grande route, au milieu d'un terrain de 7 arpents 117 pieds de long, sur 13 arpents 12 pieds de profondeur. La seconde maison, à laquelle tient une aile de 30 pieds, n'était pas non plus achevée. L'église de Saint-Paul se trouve au sud, à 5 ou 6 arpents du couvent, en avant et en arrière duquel se trouvent deux vastes jardins.

Les classes avaient été ouvertes en décembre 1844. Une quarantaine de métisses canadiennes et sauvagesses les avaient fréquentées. La pension n'était que de 50 \$. La maison était chargée d'un bon nombre d'orphelins dans les deux établissements. Les commencements avaient été durs et pénibles, la patience et la charité des sœurs exercées, mais enfin leur zèle avait vaincu tous les obstacles, surmonté toutes les difficultés. Ces petites sauvagesses s'étaient enfin adoucies. Elles donnent la plus belle espérance. La fille d'un bon fermier prend le voile cette année. Les autres vont porter la bonne odeur des vertus, l'amour du travail, la propreté, l'économie dans les familles. Il est facile de reconnaître les maisons qui renferment quelques-unes des enfants qui ont

passé quelques années au couvent. Elles sont aussi plus recherchées.

Mon but en emmenant d'Europe sept nouvelles sœurs, était d'établir une autre maison à Oregon City. Depuis quelques semaines, j'ai le bonheur de voir mes vœux accomplis : quatre sœurs occupent la maison du missionnaire du lieu, qui en a loué une autre. Les élèves du couvent de Saint-Paul ont subi un examen au mois de juillet devant un nombreux et respectable public; leurs progrès en tout genre de travail et de science leur ont mérité bien des éloges. Gloire et honneur à notre sainte religion qui, seule, peut former de si saintes institutions!

Le premier et le second dimanche, j'adressai la parole à mon bon peuple. L'église était pleine, il en était venu de dix lieues d'Oregon City. J'avais tant de belles choses à leur dire qu'ils en furent touchés et attendris. Le troisième et le quatrième dimanche furent aussi des jours de fête et d'affluence, à cause des ordinations de diacres et de prêtres. Le catéchisme pour la confirmation fut commencé; les femmes et les enfants, les vieillards et les jeunes gens le fréquentaient tous les jours durant deux semaines. On se prépara avec zèle et ardeur à recevoir le Saint-Esprit. Et ce dimanche fut encore un grand jour de fête et de triomphe pour notre sainte religion.

À Saint-Louis, démembrement de Saint-Paul, les habitants avaient élevé, durant mon absence, une église de bois de 70 pieds de long sur 30 de large et 15 de haut, avec un clocher. J'allai visiter et encourager ces bons chrétiens canadiens. Je leur promis un prêtre. Jusque-là ils avaient été desservis à Saint-Paul, qui était pour un grand nombre éloigné de cinq à six lieues.

Le vicaire général, M. Demers, administrateur du ci-devant vicariat apostolique de l'Oregon, n'avait pu, malgré ses efforts et sa bonne volonté, pourvoir à tous les besoins, n'ayant à sa disposition que deux prêtres séculiers. La baie Puget n'avait donc pas été visitée, la Nouvelle-Calédonie⁶³ non plus, la première année. Le Saint-Nom-de-Marie du fort Vancouver et Saint-Jean d'Oregon City avaient été abandonnés après avoir été desservis pendant quelque temps par les Pères jésuites. Le vicaire général, en allant administrer ces postes par intérim, laissait Saint-Paul en souffrance; et le directeur du collège, le remplaçant, laissait les élèves livrés à eux-mêmes. Mais cet état de choses allait cesser.

L'administrateur avait eu aussi à pourvoir aux besoins temporels des différents postes. À Saint-Louis avait été élevée une nouvelle chapelle au lieu d'une bâtisse tombant en ruine. On voyait à Saint-Paul une belle église en brique et de plus une maison à deux étages de 50 pieds sur 20 pour le logement de l'archevêque et de ses prêtres. Le collège et le couvent avaient aussi subi des augmentations. La cathédrale d'Oregon City s'élevait sur des lots de terrain achetés. À Vancouver, on avait aussi bâti une église en bois de 60 pieds sur 30. À Saint-François-Xavier du Cowlitz existait encore l'ancienne chapelle. Ces églises, y compris celle des sœurs, possédaient des cloches qui chantaient trois fois par jour les louanges de Marie; les croix élevées, dont elles étaient ornées, publiaient hautement le mystère d'un Dieu crucifié pour nous. Le temps arrivait où toutes ces bâtisses allaient servir à leur fin, et la croix y être prêchée de vive voix. Les Pères jésuites partaient pour les Montagnes Rocheuses et les

⁶³ La Nouvelle-Calédonie désigne ici la future Colombie-Britannique.

nouveaux prêtres séculiers, au sortir d'une retraite, furent distribués dans les postes qui en manquaient, afin de préparer les voies à la visite épiscopale et à la confirmation.

Tandis que l'administrateur travaillait dans le Bas-Oregon, les Pères jésuites voyaient leurs travaux apostoliques couronnés de succès à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Leurs missions prenaient de l'accroissement sous la direction du R.P. Joset⁶⁴. Les Pères qui demeuraient à un mille de Saint-Paul avaient aussi rendu des services importants au fort Vancouver, à Oregon City, à Saint-Louis, à Saint-Paul. Ce fut un deux qui se chargea de la belle mission de la Nouvelle-Calédonie en 1848.

Nos chrétiens semblaient répondre au zèle des missionnaires; ils aimaient la religion, s'attachaient à ses pratiques saintes, fréquentaient les sacrements de pénitence et d'eucharistie, généralement tous les mois. Quoique la population catholique se fût augmentée, celle du protestantisme s'était bien autrement accrue par l'émigration annuelle depuis trois ans. On voyait aussi des ministres de toutes les sectes travailler à faire des prosélytes.

Ce fut dans ces circonstances que le navire de la Société de l'Océanie, *L'Étoile du Matin*, capitaine Menès, parut en dehors de la barre de la Colombie le 8 août 1847. Il portait l'archevêque d'Oregon City, cinq prêtres, deux sous-diacres, un tonsuré, cinq Pères jésuites et trois frères et sept sœurs de Notre-Dame de Namur, de Belgique. Ce renfort, joint aux huit Pères jésuites, aux six sœurs de Notre-Dame et aux trois prêtres séculiers déjà dans le pays, formait une belle pha-

⁶⁴ Joseph Joset (1810-190), né à Courfaivre, canton du Jura (Suisse), jésuite recruté par le P. De Smet en 1843. Missionnaire chez les Cœurs d'Alêne, à Colville, Spokane. Décédé à De Smet, Idaho.

lange. Mais, augmenté par l'arrivée à Walla-Walla, le 5 septembre suivant, de l'évêque⁶⁵ de ce nom, accompagné de deux prêtres, un sous-diacre, quatre Pères oblats de Marie-Immaculée et un frère, un tel renfort devenait formidable aux puissances des ténèbres. Elles en frémirent et résolurent de nous perdre tous. On s'attendait bien à quelque chose, mais jamais à ce qui est arrivé, à ce qui a mis l'établissement de notre sainte religion dans l'Oregon à deux doigts de sa perte. Une province ecclésiastique, huit diocèses, trois évêques et un clergé nombreux, telles furent les causes de la rage de Satan.

On comptait un bon nombre de conversions à la foi catholique au fort Vancouver, à Oregon City et à Saint-Paul durant mon voyage en Europe. Une des plus remarquables était celle du Dr Long; elle avait entraîné celle de son épouse et de plusieurs autres individus. C'était un homme distingué dans la société, estimable par la douceur de son caractère et ses autres qualités. Son exemple en aurait gagné bien d'autres, si une mort prématurée ne l'eût enlevé tout à coup à ses nombreux amis et à notre sainte religion. Il se noya un jour, en traversant une rivière à cheval.

Une autre conversion, non moins remarquable, était celle de Peter Burnett, avocat, juge, membre de la législation et écrivain bien distingué et bien connu dans les États-Unis. Il avait jusque-là résisté aux raisons de son ami le Dr Long, mais sa mort fut pour lui un trait de lumière qui le décida en peu de temps. Son épouse et ses enfants ne tardèrent pas à

⁶⁵ Augustin-Magloire Blanchet (1797-1887), évêque de Walla-Walla, frère de F.N. Blanchet, archevêque d'Oregon.

suivre son exemple; il avait laissé la secte des Campbell Light⁶⁶ et un frère ministre très dévoué à sa secte.

À ces anciens retours à la foi, on en comptait de nouveaux depuis un an. C'était à Saint-Louis une jeune Américaine qui, refusant de recevoir pour époux celui que ses parents lui offraient, s'était enfuie pour se mettre à l'abri de leur poursuite. On la retrouva et on la ramena, mais elle s'enfuit de nouveau. Un autre Américain voulut avoir sa main, mais elle préféra celle d'un jeune Canadien et, au bout de quelques semaines, elle abjurait et s'avavançait avec son époux au pied de l'autel pour recevoir la bénédiction du prêtre⁶⁷.

À Saint-Paul, une Écossaise, mariée à un catholique, avait fermé les yeux à la lumière, tant dans les États-Unis qu'en Écosse. Rendue ici et touchée de la grâce, elle demande à se rendre, apprend ses prières et son catéchisme en peu de semaines, fait son abjuration⁶⁸, reçoit le baptême, la sainte communion et la confirmation avec une ferveur et une ardeur telles que depuis elle ne manque pas d'assister à la sainte messe tous les jours, ni d'approcher de la sainte table tous les quinze jours.

À Oregon City, un protestant malade reçoit la visite du prêtre qui, touché de son état, lui envoie son matelas. Touché de cet acte de charité, cet homme rentre en lui-même, demande à se faire instruire, reçoit les sacrements de

⁶⁶ Secte protestante presbytérienne de Thomas Campbell.

⁶⁷ Jean-Baptiste Aubuchon, veuf de Marie Chinook, épouse Isabelle, 20 ans, Amérindienne (Saint-Louis d'Oregon, le 22 novembre 1847). Mariage célébré par l'archevêque. Le même jour, Isabelle reçoit le baptême.

⁶⁸ Le 20 mai 1848, Cecelia Lauson, âgée d'environ 25 ans, épouse de James McKay, abjure le protestantisme et est baptisée par l'archevêque.

l'Église, et meurt avec de grands sentiments d'amour et de reconnaissance. Les ministres vont faire des prières sur son corps, demandent l'heure de la sépulture, le prêtre arrivé; en leur apprenant ce qui est arrivé, les révérends se retirent bien tristement.

À Vancouver, où plusieurs se disposent à revenir, était arrivé avec l'émigration de 1847 un catholique du Haut-Canada, qui n'avait jamais pratiqué. Marié à une chaude protestante anabaptiste, il avait toujours caché ce qu'il était. Les enfants se convertissent, le père n'attend plus que le retour de sa femme, qui ne tenait plus qu'à des préjugés. La visite épiscopale la décide, elle se rend, reçoit le baptême⁶⁹, la bénédiction nuptiale, la sainte eucharistie, la confirmation le même jour, et jouit maintenant d'un bonheur et d'une paix qu'elle avait autrefois cherchée en vain. C'est ainsi que Notre Seigneur se plaît à déployer ses miséricordes sur nous et sur ceux qui nous environnent.

On continue à se servir avec succès de l'échelle catholique, au collège, au couvent et dans les catéchismes du dimanche et de la première communion. À Saint-Louis, un petit garçon de sept ans la savait d'un bout à l'autre et rien ne l'embarrassait. On lui demandait un jour si Dieu pouvait réduire la terre au néant. « Oui, dit-il, celui qui a pu la faire sortir du néant est bien capable de l'y faire rentrer. » Un ministre protestant, l'automne dernier, en couvrait une de sang de bœuf, en disant des exécrations devant les sauvages et, quelques semaines après, il nageait dans son sang avec plusieurs de ses compatriotes.

⁶⁹ Le 5 juin 1848, au fort Vancouver, Rachel Crosby, née Brown, est baptisée par l'archevêque; le lendemain, John Crosby et Rachel Brown se marient en présence de F.N. Blanchet et des témoins William Ryan et Joseph Petrain.

L'arrivée de l'archevêque et des missionnaires, ainsi que la visite épiscopale et la confirmation, ont produit des fruits abondants qui ne feront que s'augmenter, j'espère, avec la grâce de Dieu. Autrefois, on s'absentait en grand nombre des vêpres et du catéchisme le dimanche; voilà maintenant que cette sainte pratique reprend : c'est le dimanche surtout que le tribunal et la sainte table sont assiégés. La solennité des offices, le chant, la musique, les cérémonies, la confirmation, la présence de l'évêque entouré de ses prêtres, sont bien propres à produire ces heureux effets. Les dimanches furent, pendant plusieurs mois, une fête continuelle. Plus tard encore – c'était le 30 novembre – la consécration de l'évêque de l'Isle Vancouver⁷⁰, à la fin de mars de la présente année la tradition du pallium, la tenue du concile provincial, la présence de trois évêques aux offices de Saint-Paul. Aussi, nos bons chrétiens s'écrient-ils avec joie : « Nous n'avons rien à envier au Canada. »

Il ne faut pas croire néanmoins que tous nos jours s'écoulent heureux et sans afflictions; non, il en est qui sont parfois mêlés de contretemps, de contradictions et d'afflictions bien amères; mais le Seigneur Jésus, qui n'envoie jamais d'épreuves au-dessus de nos forces⁷¹, en tempère l'amertume par quelques consolations.

Par exemple, ce qui nous afflige, ce sont les boissons enivrantes distribuées dans les cabarets, qui sont, pour quelques-uns de nos chrétiens, une occasion de péché. Ce qui nous console, c'est de voir la grande majorité de nos gens

⁷⁰ Modeste Demers, sacré évêque de Victoria.

⁷¹ « De fait, vous n'avez connu que des épreuves très ordinaires. Dieu est fidèle et ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; il vous enverra en même temps que l'épreuve la force pour la supporter. » I, Corinthiens, 10, 13.

appartenir à la société de tempérance, qu'ils observent scrupuleusement. Ce qui nous chagrine, ce sont ces arrivants sans foi et sans loi qui, abusant de l'hospitalité qu'on leur donne, tendent des pièges à l'innocence, à des âmes simples ou faibles dans la vertu; mais ce qui nous console, c'est de voir ces âmes reconnaître leurs fautes et en faire avec joie une pénitence publique à la porte des églises, le dimanche, durant des mois entiers.

D'ailleurs la négligence des uns, l'insouciance des autres, la proximité et le mélange avec une population protestante remplie de préjugés contre les catholiques ne causent pas moins d'inquiétude et de chagrin. Tout prouve que le bien ne se fait pas sans combat et sans opposition.

Cependant les tribulations que nous avons rencontrées jusque-là n'étaient rien en comparaison de celles qui allaient suivre. Les dispositions du Saint-Siège en faveur de l'Oregon étaient de nature à produire un trop grand bien pour ne pas engager le démon à faire un dernier effort, afin de renverser tout d'un seul coup. Ses mesures étaient prises de loin, elles avaient leurs sources dans la conduite imprudente de quelques ministres à l'égard des sauvages, et dans les mauvaises dispositions de ceux-ci à l'égard des Américains en général. La rougeole, apportée par les émigrés en 1847, augmenta ces mauvaises dispositions. Cette maladie attaqua en particulier les Cayuses, instruits depuis dix ans par le Dr Whitman, établi à 26 milles à l'est de Walla-Walla. Un soupçon d'empoisonnement s'empara des sauvages, ils crurent en avoir des preuves; certaines personnes les confirmèrent dans cette opinion; la mort du Dr Whitman fut résolue, il en fut averti, il s'y attendait; le ministre Spalding le prouva en rapportant les paroles de son confrère : « Ma mort sera plus

utile à ma cause que ma vie. » Il ne prit point de précautions, il n'avertit point ceux qui l'environnaient, et l'horrible massacre eut lieu le 29 novembre [1847].

L'évêque de Walla-Walla venait d'arriver [avec] son clergé. Il avait fait quelques démarches auprès des sauvages pour connaître leurs dispositions. Les sauvages catholiques demandaient des prêtres depuis 1843. L'arrivée de l'évêque était inopportune et une occasion favorable pour exciter les préjugés et pour nous perdre tous. On accusa l'évêque d'être la cause du massacre. M. Brouillet eut beau sauver la vie du révérend M. Spalding, aux dépens de la sienne, et l'évêque de Walla-Walla faire des efforts auprès des sauvages pour sauver les prisonniers, on n'eut égard à aucun de ces bienfaits. Les calomnies furent semées, les passions excitées, les démarches, les paroles et les actions de l'évêque mal interprétées : il était coupable.

Nous devons aussi, nous, avoir notre part au calice d'amertume. La guerre fut résolue, les volontaires partirent, les Canadiens ne les suivirent pas de suite. C'était, disait-on, l'évêque et les prêtres qui le leur défendaient. Donc nous étions tous de concert avec les sauvages.

L'évêque de Walla-Walla descendit avec son clergé et nous eûmes la consolation d'embrasser ce cher et vénérable frère, et de le posséder du 15 janvier 1848 jusqu'à la fin de mai.

La guerre tirait à sa fin, les sauvages demandaient leurs pasteurs et leurs pères. L'évêque partit pour aller commencer l'œuvre de Dieu, mais la crainte de la mort faisant sortir tous les ministres protestants du Haut-Oregon, on mit des obstacles à l'établissement des missions catholiques. L'évêque de Walla-Walla put seulement s'établir à l'entrée de son

diocèse, à Wascapom. Mais les Pères jésuites restaient au milieu de leurs néophytes; des provisions de poudre, etc., furent préparées cette année, comme les années précédentes. Leurs intentions furent noircies, défigurées; la poudre et les balles furent saisies, la calomnie versée, les préjugés excités au point que, du commencement à la fin, nous craignîmes bien des fois de voir se renouveler, non seulement sur les biens, mais de plus sur les personnes, les scènes de Charleston et de New York. Les menaces en parvinrent plus d'une fois à nos oreilles, et ses premiers volontaires, dans le feu de leur exaltation, parlaient hautement de pendre l'évêque et les prêtres, ou de tirer sur eux les premières balles.

Telles sont les épreuves et les adversités par lesquelles il a plu au Seigneur de nous faire passer. Le silence, la patience et la prière ont été nos armes. Les personnes sensées, qui étaient pour nous, nous ont conseillé de mépriser la calomnie, qui a plus blessé son auteur que nous. L'Église de l'Oregon sortira de cette terrible épreuve plus pure qu'auparavant. Le démon aura la triste honte d'une défaite. Mais, que dis-je, ne le voilà-t-il pas qu'il se révèle? Oui, et après avoir renversé les belles missions de la Californie et les avoir ruinées peut-être pour toujours par la découverte des mines d'or, il est à craindre que le mal ne pèse aussi sur notre Oregon, car la soif de l'or s'est emparée de tous les cœurs. On a quitté moissons, maison, famille et tout pour courir à la mine. Une trentaine de nos chrétiens étaient de la partie. La conséquence sera dans peu d'années une disette de provisions, une abondance d'or pour quelques-uns, la hausse du prix des denrées et de la main-d'œuvre, et la ruine de nos missions pour le temporel et le spirituel. Plaise au ciel

que nos prévisions soient fausses! Tel est l'autre espèce d'adversité dont nous sommes menacés.

C'est au milieu de toutes ces épreuves que le concile provincial s'est tenu, vers la fin de février. L'évêque de l'Isle de Vancouver quitta l'Oregon au milieu du mois suivant pour se rendre au Canada.

En attendant que les Pères oblats de Marie-Immaculée puissent se charger de la mission de la baie Puget, qui n'avait pas été visitée depuis 1843, j'y ai envoyé, cette année, un missionnaire qui est allé même jusqu'au fort Victoria et à la rivière Fraser. Il a baptisé près de 200 personnes, tant enfants qu'adultes, et béni plusieurs mariages. Il a rencontré un Français qui avait été retenu prisonnier et esclave chez les Yougolta durant quinze mois. Il dit avoir vu deux grandes croix au milieu desquelles se trouvait un autel avec une inscription en espagnol et l'année 1787. Il y a trouvé des épis de blé, des oignons et quelques plantes étrangères au pays. Une vieille femme dit avoir vu autrefois des hommes vêtus de noir, dont la tête était rasée, qui parlaient en l'air, versaient dans un vase blanc une liqueur noire avec de l'eau, et elle lui récita ou chanta le *Regina cœli laetare alleluia*⁷². D'après ces rapports, il n'y a plus de doute que naguère ces peuplades ont été visitées et même habitées par des Espagnols.

Deux missionnaires sont allés à la baie Puget joindre le révérend Père Ricard, supérieur des oblats de Marie-Immaculée, qui s'y trouvent actuellement pour commencer cette mission.

Ce rapport vous convaincra du besoin que nous avons du secours des prières des pieux associés de votre œuvre pour

⁷² « Reine du ciel, réjouissez-vous, alléluia. » Antienne mariale chantée habituellement le Samedi saint.

la propagation de la foi, que nous recommandons à Dieu tous les jours, surtout le 3 de mai et de décembre, en unissant nos prières à celles des associés.

Nous nous ferons aussi un devoir de consacrer le 3 novembre à la célébration des saints mystères pour le repos des âmes des associés et bienfaiteurs de la pieuse Société Léopoldine⁷³, qui nous a montré tant de générosité en nous accordant une part si abondante dans ses bienfaits. Oui, nous prions le Seigneur de répandre ses plus abondantes bénédictions sur votre intéressante société en général, et sur chacun de ses membres en particulier.

Je vous prie d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Messieurs les présidents, votre très humble et très obéissant serviteur⁷⁴.

† F.N. Archev. d'Oregon City

⁷³ Société Léopoldine, d'Autriche, comme l'association pour la propagation de la foi de Paris et de Lyon, vient en aide financièrement aux missions.

⁷⁴ L'archevêque ajoute à la fin de sa lettre : « Non collationné sauf erreur, faute. »

Autres ouvrages de Georges Aubin

1992

BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages. *Épuisé*.

1996

AUBIN, Georges et Réal AUBIN, *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages. (Prix Rodolphe-Fournier de la Chambre des notaires du Québec, 1997). – *Épuisé*.

BLANCHET, Augustin-Magloire, *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN. Dans « Les débuts de l'Église catholique en Orégon ». Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, p. 147-263.

LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*. Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.

MARCHESSEAU, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 1996, 124 pages.

1998

NELSON, Robert, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*. Édition établie et annotée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*. Édition préparée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages. – *Épuisé; voir l'année 2012*.

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages. – *Épuisé; voir l'année 2010*.

PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 1998, 134 pages.

1999

AUBIN, Georges, *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU. Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*. Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 1999, 153 pages.

PERRAULT, Louis, *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)*. Textes présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 3, 1999, 198 pages.

2000

AUBIN, Georges, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*. Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.

DESRIVIÈRES, Adélard-Isidore et Charles RAPIN, *Mémoires de 1837-1838*, suivis de *La Quête de l'or en Californie*. Présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 7, 2000, 195 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages.

2001

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, collection « Mémoire des Amériques », 2001, 82 pages.

PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie, *Correspondance 1805-1854*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2001, 305 pages.

2002

FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814*. Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2002, 205 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN, *Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte LA FONTAINE et Robert BALDWIN, 1840-1854*. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte LA FONTAINE. Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT; révisée et annotée par Georges AUBIN; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2002, 227 pages.

PAPINEAU, Amédée, *Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871*. Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

2003

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846*, suivi de *Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1829-1847)*. Tome II, correspondance générale. Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 466 pages.

PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 609 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*. Introduction et notes de Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2003, 223 pages.

2004

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome I : 1837-1838*. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2004, 318 pages.

DESSAULLES, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, suivi de *Le Clergé français au bordel, par un auteur anonyme*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à México (1866-1867)*. Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, n° 5, 2004, 489 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome I : 1825-1854. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 655 pages. (En format numérique au Septentrion).

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II : 1855-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 753 pages. (En format numérique au Septentrion).

2005

AUBIN, Georges, *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford*. Préface de Louis BLANCHETTE. Publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique. Québec, 2005, 48 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1848-1864)*. Tome III, correspondance générale. Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER; postface d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2005, 490 pages.

2006

OUIMET, André, *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN. Montréal, Typo, 2006, 155 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome I : 1810-1845. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 588 pages. (En format numérique au Septentrion).

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome II : 1846-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 425 pages. (En format numérique au Septentrion).

RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 2006, 350 pages. (Prix Percy-W. –Foy de la Société historique de Montréal, 2007).

SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

2007

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome I, *Dictionnaire*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome II, *Lettres reçues, 1839-1845*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de M^{me} Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome II : 1838-1839*. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2007, 550 pages.

2009

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, tome I. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

2010

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, tome II. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index. Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

2011

JOLY, Pierre-Gustave, *Voyage en Orient (1839-1840), Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2011, 427 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à sa famille, 1803-1871*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, introduction par Yvan LAMONDE. Québec, Septentrion, 2011, 846 pages. (En format numérique au Septentrion).

2012

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée. Texte établi et présenté par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

2013

MERCIER, Honoré, *Dis-moi que tu m'aimes. Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE, *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.

JOYER, prêtre, *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2014, 235 pages.

2015

AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*. Montréal, vlb éditeur, 2015, 302 pages.

AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY, *Louis-Joseph Papineau Les Débuts 1808-1815*, Les Éditions Histoire Québec, Collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.

AUBIN, Georges, *Joseph Papineau à travers les actes notariés*. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 237 pages.

2016

AUBIN, Georges, *Courir le monde*. Voyages, premiers départs. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2016, 322 pages.

PAPINEAU, Denis-Benjamin, *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 657 pages.

BLANCHET, François-Norbert, *De Richibouctou à La Willamette, Lettres et journal, 1821-1839*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2016, 271 pages.

PAPINEAU, Honorine et Aurélie PAPINEAU, *Mille amitiés. Correspondance 1837-1914*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 303 pages.

TRUDEAU, Romuald, *Mes Tablettes, Journal d'un apothicaire montréalais, 1820-1850*, texte établi et annoté par Fernande ROY et Georges AUBIN, Montréal, Leméac, 2016, 772 pages.

2017

PAPINEAU, Joseph, *De Montréal à la Petite-Nation, Correspondance (1789-1840)*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 569 pages.

LE NORMAND, Michelle, *À toi, de tout cœur, Lettres d'amour à Léo-Paul Desrosiers, 1920-1922*, texte transcrit et annoté par Georges AUBIN; introduction par Adrien RANNAUD, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 403 pages.

LE NORMAND, Michelle, *Premières amours, Journal 1909-1921*, présenté par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 271 pages.

2018

AUBIN, Georges, *Rhapsodies, Écrits 1988-2018*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 193 pages.

BLANCHET, François-Norbert, *Missions d'Oregon, 1839-1844*, avant-propos, notes et postface par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 556 pages.

Achévé d'imprimer
au Québec
en juin 2018